



TIRÉ À PART
Éditer au liban

Beyrouth quand même

*RÉCITS D'UN MONDE
DU LIVRE EN GUERRE*

Depuis sa résurrection en 2006, *L'Orient littéraire* s'engage à défendre les libertés, à encourager le dialogue entre Orient et Occident, et à promouvoir la renaissance culturelle du Liban. Né d'une riche histoire qui remonte à 1929, le supplément littéraire du quotidien *L'Orient-Le Jour* reste, contre vents et marées, une plateforme essentielle pour les lecteurs francophones au Liban et à l'étranger.

[illegible]



Perla Joe Maalouli dans
Diaries from Lebanon de
Myriam El Hajj, tourné
entre 2017 et 2022.

Maudit soit celui qui a maudit ma terre

NOTE DE LA RÉDACTION : Ce magazine tiré à part était initialement un hors-série destiné à accompagner la journée professionnelle du festival Beyrouth Livres, dont nous vous offrons entre ces pages l'affiche dessinée par l'auteur Alfred. Bien que le festival n'ait pas eu lieu, nous avons décidé collectivement, en accord et avec l'aide de l'Institut français de Beyrouth, de le faire paraître pour rendre compte de la situation et pour rendre hommage aux mondes des livres libanais – dans l'espoir d'inspirer à terme de nouvelles collaborations transméditerranéennes.

PHOTO DE COUVERTURE : GHASSAN SALHAB

6

ENTRETIEN AVEC
MATHIEU DIEZ,
LE FONDATEUR
DU FESTIVAL
BEYROUTH LIVRES

18

LIVRES DES DEUX
RIVES (PHASE 2) :
LE PANARABISME
PAR L'ÉDITION

20

LA BANDE
DESSINÉE AU
MOYEN-ORIENT

26

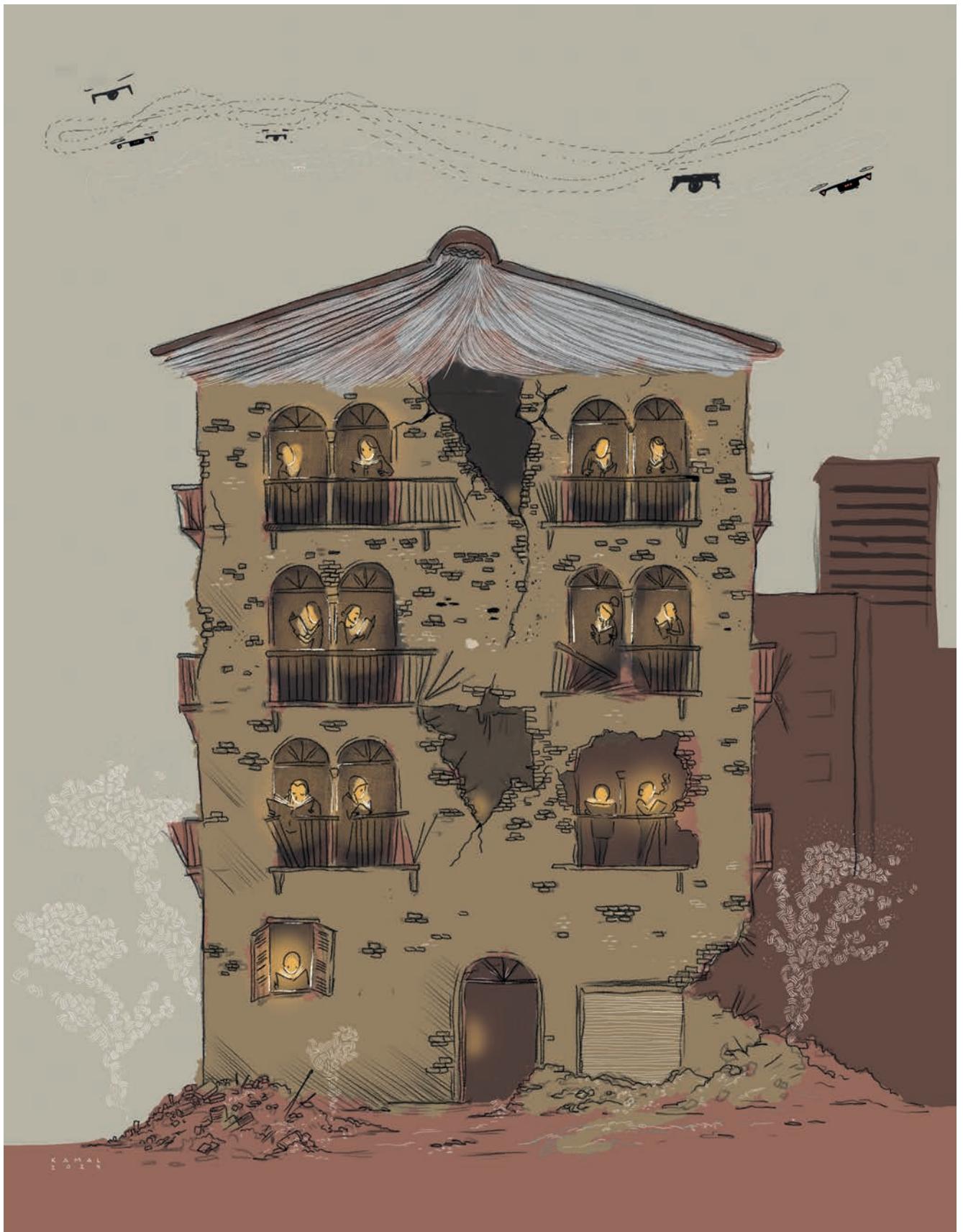
HERMINÉE
NURPETLIAN
ET SALONS DU
LIVRE : PORTRAITS
CROISÉS

30

SE SOUVENIR
(COLLECTIVEMENT)
DES BELLES
CHOSSES

Magazine gratuit édité par Livres Hebdo, ne peut être vendu. Livres Hebdo, 35, rue Grégoire-de-Tours, 75006 Paris. Tél. : 01 44 41 28 00. livreshebdo@livreshebdo.fr - **Directeur de la publication :** Michel Lanneau - **Rédacteur en chef de Livres Hebdo :** Jacques Braunstein - **Rédacteur en chef de ce tiré à part :** Alexandre Mouawad - **Réalisation :** Jean-Baptiste Vadon avec Nathalie Coulon Guillevin - **Secrétaire de rédaction :** Maroussia Coquelle - **Ont contribué à ce numéro :** Rima Abdul-Malak, Olivier Dion, Éric Dupuy, Pierre Georges, Fanny Guyomard, Kamal Hakim, Saada Nehmé, Sean Rose, Olivia Snaije, Aria Thomas - **Directeur commercial et marketing :** François Rossignol - **Publicité :** Aurélie Piniau, Nathalie Perez, Sacha Vexler - **Imprimeur :** Dupli Print, 733, rue Saint-Léonard, 53100 Mayenne. **Dépôt légal :** Novembre 2024. **Commission paritaire :** 0926 K 85471. ISSN : 2739-185X (papier) 2779-6922 (numérique) © LH 2024. Livres Hebdo est imprimé par Dupli Print sur des papiers fabriqués à base de bois issu de forêts gérées durablement. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Ptot 0,009 kg/tonne de papier. Origine du papier : Italie.





Hommage à Jocelyne Saab (1948-2019) par Kamal Hakim

Le pays de lumière

Par RIMA ABDUL-MALAK, ex-ministre de la Culture



SCOTT PENNORS

Depuis le lancement de l'offensive israélienne contre le Hezbollah le 23 septembre, les chiffres de l'horreur ne cessent de s'alourdir. Au moment où j'écris : plus de 3 000 morts, 14 000 blessés, 10 000 bâtiments détruits ou endommagés, près d'un million de déplacés. Pas un jour ne passe sans qu'une nouvelle vidéo ou un nouveau témoignage ne me déchire le cœur. Jamais l'espoir de la paix ne m'a paru si loin, si difficile à atteindre.

Dans ce chaos, que peuvent les livres ? Que reste-t-il de la littérature, de la poésie, des mots de l'imagination ? Même notre patrimoine immuable est en danger. Le temple de Baalbek tient encore debout, mais pour combien de temps ? Les frappes israéliennes ont déjà entraîné de graves destructions dans ses environs immédiats. Il a pourtant résisté à tant de guerres, tant de catastrophes et tremblements de terre au fil de l'histoire.

Comme ces vestiges romains du II^e siècle, les livres sont des repères indestructibles, capables de traverser les âges, de résister à tous les obscurantismes, de créer de l'éternité quand le présent nous englué dans la noirceur.

Quand je pense à mon enfance au Liban, me reviennent les bombardements, les cauchemars, les angoisses, mais aussi les souvenirs de lecture. Le livre était à la fois un refuge et un espace de liberté. Un port d'attache et un voilier qui pouvait m'emmener loin, vers des horizons insoupçonnés. C'était mon ami le plus précieux. La lecture ne me consolait pas toujours, mais elle m'a donné de la force, m'a aidée à me construire et à croire en un monde meilleur.

Ces livres, qui ont été tant de lueurs d'espoir dans l'obscurité, ont pu arriver dans mes mains grâce à toute une chaîne de passionnés – auteurs, éditeurs, traducteurs, libraires, professeurs, bibliothécaires libanais – qui n'ont jamais baissé les bras, qui ont continué, coûte que coûte, à nous transmettre des récits qui aident à vivre et à se projeter dans l'avenir.

Cette chaîne de l'espoir a vécu tant de crises et de secousses, elle est consciente de ses fragilités, mais elle reste déterminée, persévérante, audacieuse, telle une luciole qui nous guide au cœur des ténèbres. Je suis heureuse que *Livres Hebdo* puisse lui rendre hommage à travers ce hors-série, pour que Beyrouth reste « le dernier sanctuaire où l'homme peut toujours s'habiller de lumière », comme l'écrivait Nadia Tuéni. ■

« Les livres sont des repères indestructibles, capables de créer de l'éternité quand le présent nous englué dans la noirceur. »



C'est avec autant de cœur que d'esprit que Mathieu Diez exerce son rôle d'attaché du livre et du débat d'idées. Également commissaire du Festival Beyrouth Livres pour le compte de l'Institut français du Liban depuis trois années – qui, à l'écouter, semblent une vie –, il nous raconte le quotidien d'un pays qui est devenu le sien.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE MOUAWAD AVEC ARIA THOMAS

Mathieu Diez

« Il faut soutenir la jeunesse et les voix libanaises »

Quand et comment êtes-vous arrivé au Liban ?

Le Liban, c'est un pays que je connaissais en réalité assez peu. J'y ai été invité une fois par l'Institut français du Liban, en novembre 2019. J'avais alors passé cinq jours à Beyrouth durant lesquels je découvre le pays et plus spécifiquement le milieu local de la bande dessinée, puisque je suis invité à l'époque en tant que directeur de Lyon BD Festival. Deux ans plus tard, je postule auprès du ministère des Affaires étrangères, qui publie chaque année la liste des postes à pourvoir dans le réseau culturel français à l'étranger, au sein des ambassades, des instituts français et des alliances françaises. J'obtiens alors le poste d'attaché pour le Livre et débat d'idées à Beyrouth et je prends mes fonctions en septembre 2021.

Quel Liban découvrez-vous en arrivant ?

Quand j'arrive, plusieurs choses : déjà on est dans un moment très particulier de la vie du Liban – tous le sont un peu – mais on est un an après l'explosion du port de Beyrouth, qui survient elle-même après des années très difficiles de crise économique violente, avec une dévaluation de la livre libanaise abyssale. Tout cela a suivi la crise sanitaire et des confinements très dur ici, avec des enfants qui avaient passé beaucoup de temps à être éduqués à travers les écrans. Il y avait vraiment eu trois-quatre ans d'empilement de drames et de choses très

difficiles pour les Libanais. Lorsque j'arrive, j'ai conscience de ce contexte, je me plonge dans la littérature libanaise et je rencontre les acteurs du livre. Je me rends compte à quel point le Liban est un pays pivot pour la littérature dans la région, pour l'échange des lettres et des idées entre les mondes francophone et arabophone. 60 % des traductions du français vers l'arabe sont signées avec des éditeurs libanais et ceux-ci exportent 60 % de ce qu'ils produisent sur la zone Afrique du Nord et Moyen-Orient. Je découvre à la fois la formidable richesse de la littérature, la grande qualité des acteurs de la filière au Liban, leur capacité à jouer le rôle d'interface entre le monde occidental – francophone notamment, mais pas uniquement – et les pays du Proche-Orient et du monde arabe. (Sur l'enregistrement on entend, au loin, un bombardement.)

Dans ce contexte, quel est le premier projet que vous portez ?

Le dernier salon du livre francophone de Beyrouth, qui était un des marqueurs de la vie culturelle et littéraire du Liban, s'est tenu en 2018, il n'a pas pu avoir lieu ensuite, à cause des drames que l'on a cités plus haut. Je me demande à ce moment-là quel sens y a-t-il à faire des festivals et des événements littéraires dans un contexte aussi dramatique ? Et là ce sont vraiment les Libanais et les acteurs locaux qui me disent « mais si, si ! Faites des événements, faites des choses, on en a

BIO S'il a failli mal tourner dans sa jeunesse – Brèves études de commerce, début de carrière dans la banque –, Mathieu Diez reprend heureusement sa vie en mains à 25 ans et ouvre à Lyon un café culturel. Il y rencontre le milieu de la bande dessinée, passion qui ne l'a jamais quittée depuis l'enfance, avec qui il lance en 2006 le festival Lyon BD. Il en prend la direction en 2012 et développe la manifestation tous azimuts avant de céder sa place dix ans plus tard et à 44 ans pour se lancer dans un nouveau défi : partir en tant qu'attaché pour le livre et le débat d'idées à l'Institut français du Liban à Beyrouth.

besoin ! » me rappelant cet adage qui dit qu'un pays qui va mal ne va pas mieux si on lui enlève la culture. Quelque chose qui pourrait paraître accessoire dans un contexte dramatique ne l'est en fait pas du tout. On se lance alors dans un projet qu'on avait esquissé quand j'étais venu en novembre 2019, celui de créer un festival de bande dessinée à Beyrouth.

Sur ce domaine précis, Beyrouth est aussi un carrefour capable de faire le lien entre le monde de la bande dessinée francophone, qui inclut évidemment la Belgique, la Suisse, la France, le Canada et un grand nombre de pays du Maghreb et d'Afrique, et le monde de la bande dessinée arabe qui – bien que méconnu chez nous en France – est extrêmement foisonnant et cela aussi, je le découvre à ce moment-là. L'équipe de l'Institut français à Beyrouth est également enthousiaste compte tenu des encouragements des acteurs locaux. On crée ainsi un festival, éphémère puisqu'il n'y a eu qu'une édition en octobre 2021, qui s'est appelé Beyrouth BD festival. L'événement accueille une quarantaine d'auteurs invités de nombreux pays, évidemment français, libanais, mais aussi d'autres régions francophones. Cette belle aventure dure une semaine et on arrive à disséminer les auteurs dans toute la ville. Beaucoup de gens nous ouvrent leur porte : des lieux culturels, des maisons, les Libanais tellement accueillants comme ils le sont toujours – et à plus forte raison dans ce contexte – pour redonner vie à la culture. Cet événement a eu beaucoup de succès et a été très apprécié. À l'issue du festival, un jeune nous a dit que cet événement faisait partie des choses qui lui donnaient envie de rester au Liban. C'était assez incroyable dans un moment où il y avait un exode massif des jeunes Libanais vers l'étranger compte tenu des crises successives. Cette première initiative allait ouvrir la voie à plein d'autres choses.

Racontez-nous la genèse du Festival Beyrouth Livres ?

La question qui s'est posée alors, c'était quid du salon du livre francophone de Beyrouth ? Il s'agissait du rendez-vous incontournable de la littérature dans le pays, avec une aura qui dépassait largement ses frontières. Il était considéré à l'international comme l'un des plus grands salons du livre francophone au monde mais avait été interrompu après 2018. Beyrouth BD nous avait permis de tester un format de festival décentralisé avec des rencontres pluridisciplinaires et a pavé le chemin d'une transformation du salon en festival littéraire – comme cela se fait par ailleurs un peu partout : bon nombre de salons tendent à se réorienter et à se réinventer dans ce format de festival littéraire. Là encore, l'ambassade et l'ambassadrice de l'époque, Anne Grillo, ont vu ce mouvement d'un très bon œil. Ce qui a été un peu difficile au début, c'était de faire comprendre ce que c'était qu'un festival littéraire parce qu'en réalité dans la région, il n'y en a pas. La première réaction des gens était assez troublante : l'impression de certains acteurs du livre ici qu'on supprimait le salon, qu'il était déclassé. Je m'empressais d'expliquer qu'un festival n'est rien

de moins qu'un salon dans un format plus moderne. Il y a eu un peu de pédagogie à faire mais nous étions convaincus que ces formats pluridisciplinaires que je connaissais bien du monde de la bande dessinée pouvaient tout à fait se transposer à toutes les littératures, à tous les genres. Beyrouth Livres a finalement assuré la succession du salon du livre francophone de Beyrouth.

Racontez-nous cette mutation

Il y avait des raisons très pragmatiques de prendre cette direction : les structures monumentales du salon, ses gigantesques hangars, ses dizaines d'éditeurs qui venaient pour vendre des livres en français importés qui, compte tenu du contexte économique, étaient désormais inaccessibles à la plupart des Libanais, étaient autant d'éléments devenus inopérants dans le Liban en crise de 2021-2022. L'intérêt d'un festival littéraire, c'était qu'il était plus souple, plus modulable, décentralisé, et qu'il offrait un accès à la littérature et à ses auteurs qui n'était

L'accueil incroyable que les auteurs ont reçu dans les écoles a généré quelque chose de très humain et de très fort

pas conditionné par l'achat d'un livre. En attendant un retour à des jours meilleurs il permettait de maintenir le lien entre les Libanais et la littérature francophone.

On allait ainsi écouter des auteurs dans des théâtres, dans des librairies, on allait voir un concert dessiné sur le campus de l'Institut français, visiter des créations d'auteurs dans un musée. La programmation a été construite comme ça à travers toute la ville et tout le pays puisque

le festival s'est tenu sur plus d'une quarantaine de lieux et une quinzaine de villes. Plus d'une quinzaine de nationalités étaient représentées parmi les auteurs invités, ce qui illustre bien la vision moderne que nous avons de la francophonie et de la littérature francophone. On avait par exemple Ryoko Sekiguchi, une autrice japonaise qui vit à Paris, qui avait fait une résidence de trois mois au Liban, et qui écrit en français ! Ce sont des visages extrêmement modernes de la littérature francophone que je trouve intéressant de présenter dans ce contexte. On fait alors se croiser des auteurs libanais, français, belges, canadiens, algériens, togolais, marocains... Tout ça donnait une manifestation très riche de toutes ces littératures, de tous ces lieux culturels beyrouthins et libanais investis par les auteurs. Avec en réalité pour but de reconnecter les acteurs du livre au Liban avec ceux de la littérature francophone à l'échelle mondiale. Ce festival, on l'a beaucoup travaillé, c'était un projet très ambitieux qui a connu un vaste succès, à la fois populaire, médiatique et professionnel.

Fabien Toulmé
et Mathieu Diez
par Fabien
Toulmé.



Quel bilan avez-vous tiré de cette première édition de 2022 ?

Je me souviens d'un ami libanais, Karl Akiki, qui avait un peu douté de cette transformation du salon en festival et qui me dit un an plus tard : « *C'est vachement mieux un festival, c'est beaucoup plus moderne et vivant !* »

Au-delà du succès public du festival, ceux qui ont été très marqués ce sont les auteurs et autrices invitées. Nous les avons envoyés dans plus de 80 écoles à travers le pays pour rencontrer les enfants, des enfants qui n'avaient pas pu vivre cela depuis 4 ans. Il faut comprendre que l'éducation est au cœur des préoccupations des Libanais et il est difficile d'imaginer l'accueil incroyable que les auteurs ont reçu dans les écoles. Ils en sont revenus très touchés et émus, tout cela a généré quelque chose de très humain de très fort. Encore aujourd'hui nous recevons beaucoup de messages des auteurs que nous avons pu faire venir depuis trois ans, ils sont très affectés par ce que le Liban et les Libanais traversent actuellement.

L'événement a je crois contribué à retisser les liens entre le Liban et les acteurs du livre dans le reste du monde francophone. Et l'édition 2023, construite sur le même modèle, avec une année d'expérience en plus, n'a pas démenti ce succès. Au contraire. Cela nous a permis également de montrer aux acteurs français que l'écosystème libanais du livre est toujours debout, se bat, et qu'il faut l'aider !

La troisième édition du festival a été malheureusement annulée.

Effectivement, cela fait maintenant un an qu'on travaille sur cette troisième édition du festival Beyrouth Livres qui devait se tenir du 21 au 27 octobre 2024. Assez rapidement, au cours de l'été, la dégradation de la situation sécuritaire au Liban nous a conduits à renoncer à la venue de tant d'invités internationaux simultanément. Pendant un temps, les équipes ont envisagé de transformer le festival en une saison littéraire, de manière à le rendre plus souple et à maintenir une programmation et un certain nombre des événements. Le contexte de guerre, qui prévaut désormais depuis deux mois, a rendu

ces projets impensables. À la fois pour des raisons pratiques et logistiques, pour des raisons sécuritaires, mais aussi pour des raisons de décence qui rendent impossible la tenue d'un festival, d'un événement festif, dans un contexte tel que le connaît le Liban.

Face à cette situation, comment continuez-vous à travailler ?

D'abord, on soutient les acteurs du livre au Liban, parce qu'envers et contre tout, et comme ils l'ont toujours fait, ils restent présents, ils se battent, ils travaillent. Ainsi nous avons ce programme d'aide à la publication qui nous permet d'accompagner des traductions et des éditions. Nous avons le projet BibliOh !, bien sûr, qui a été lancé il y a maintenant un an et demi avec le soutien du ministère des Affaires étrangères. Il s'agit d'un projet d'édition de livre jeunesse localement pour rendre les ouvrages accessibles à moindre coût. Aujourd'hui plus que jamais, le fait d'avoir pu disséminer ces 200 000 livres pour la jeunesse francophone dans tout le Liban a un sens. On accompagne évidemment les acteurs locaux que sont les bibliothèques. Il y a un réseau de bibliothèques au Liban qui s'appelle Assabil et nous les accompagnons dans leur tâche. De manière générale, on travaille actuellement sur deux hypothèses. Une hypothèse négative dans laquelle la situation actuelle perdure, dans laquelle on ne peut qu'aider modestement, en mettant par exemple à disposition nos espaces. En l'espèce, ces six médiathèques qui sont installées dans les Instituts français du Liban à travers tout le pays. Instituts qui sont ouverts à tous, lieux refuges. Il nous faut aussi accompagner la jeunesse. La crise des déplacés a généré une quantité invraisemblable d'enfants qui sont aujourd'hui privés d'école. On développe ainsi un programme pour pouvoir s'adresser à eux, essayer de générer des espaces de création, de lecture, d'évasion. Et bien sûr on travaille aussi – parce que c'est notre boulot – à une hypothèse positive, celle d'un cessez-le-feu, d'une amélioration de la situation sécuritaire qui nous permettrait d'être là, d'être prêts, au moment où on peut redémarrer une vie culturelle et d'être au côté des acteurs du livre et de se remettre à l'œuvre avec eux. C'est dans ce contexte-là, on l'espère, que nous pourrions réactiver un certain nombre des projets qui étaient prévus pour Beyrouth Livres 2024, avec notamment un certain nombre d'expositions qui pourraient être déployées assez rapidement, proposées entre autres aux écoles et au jeune public. Également aider les acteurs du livre et les auteurs et autrices libanais et libanaises à voyager et à porter leur parole en France. Je pense que le contexte actuel rend indispensables ces voix en France pour témoigner. On travaille également sur un numéro spécial de *L'Orient-Le Jour*, *L'Orient des écrivains*, un projet entamé à Beyrouth Livre en 2023, dans lequel le grand quotidien francophone libanais remplace tous les journalistes par des écrivains, des auteurs, qui vont apporter leur regard sur l'actualité. Ce projet a pour échéance le mois de janvier. Parce que là aussi – même dans un contexte de guerre –, le regard des écrivains reste essentiel pour l'ensemble des Libanais.

Que peut-on espérer raisonnablement pour les temps à venir ?

Je ne sais pas. Nous nous préparons au pire en souhaitant le meilleur.

مكتبة لبنان ناشرون - لبنان LIBRAIRIE DU LIBAN PUBLISHERS - LEBANON

ERIC DUPUY

Éditer par tant de crises

Le secteur du livre au Liban, considéré comme un pilier culturel majeur au Moyen-Orient, se trouve aujourd'hui dans une situation critique, englué dans une série de crises économiques, politiques et logistiques. Les difficultés que rencontrent les librairies et les éditeurs libanais mettent néanmoins en lumière leur incroyable capacité de résistance.

PAR ÉRIC DUPUY

Photo d'un stand libanais en construction pour la 43^e foire internationale du livre de Sharjah aux Émirats arabes unis.

Le livre au Liban est une économie sous pression constante. Depuis 2019, le pays subit une crise économique sans précédent, marquée par l'effondrement de la monnaie locale et un accès limité aux devises étrangères. Cette dégringolade s'est accompagnée d'une fuite massive des capitaux et de la fermeture de nombreux commerces, laissant le secteur du livre, fragile par nature, particulièrement vulnérable. « La crise financière de 2019 a été dramatique... Nous sommes tombés à moins de 70 % de l'activité de 2019 », rappelle Émile Tyan, PDG. du groupe Hachette-Antoine. D'autant que le coût de la vie ne cesse d'augmenter, éloignant un peu plus le livre du budget des familles. « Le pouvoir d'achat ne fait que se dégrader pour les familles moyennes », constate amèrement Maroun Nehmé, le patron du groupe d'édition Librairie orientale.

L'inflation n'est cependant pas la seule difficulté. Le climat politique, exacerbé par les tensions à la frontière, pèse également sur la chaîne du livre. « Après l'explosion du port de Beyrouth, on a senti qu'on avait perdu un certain nombre de clients qui ont pris la déci-

sion de partir », explique Émile Tyan. Pour la plupart d'entre eux, issus des classes francophones, ils constituaient un noyau de lecteurs fidèles pour son réseau de librairies, passé de quinze à douze enseignes, avec notamment la perte de son vaisseau amiral en 2022 dans le quartier du port de Beyrouth.

DES DÉFIS LOGISTIQUES À LA CHAÎNE D'APPROVISIONNEMENT

À l'instabilité monétaire et politique s'ajoute un enjeu logistique complexe : l'augmentation des coûts de transport et la dépendance quasi-totale au fret aérien. « Le prix du kilo est passé de 2,49 € à 5,04 €, c'est catastrophique pour nos marges », confie Christiane Choueiri, gérante de la librairie La Phénicie, à Beyrouth. Dans ce contexte, certains libraires préfèrent prendre en charge cette hausse plutôt que de la répercuter sur des clients déjà fragilisés. « Nous absorbons la différence de coût car, si nous augmentons les prix, les clients n'achèteront plus », poursuit-elle. Mais jusqu'à quand ? « Nous avons la capacité de nous renflouer rapidement, encore faut-il que la situation s'améliore bientôt, car notre trésorerie est exsangue », souffle-t-elle avec cet optimisme congénital. Par ailleurs, certains éditeurs rencontrent des difficultés pour servir les commandes internationales. Comme le note une libraire d'origine libanaise à Paris, « entre les banques françaises et libanaises, il est devenu encore plus difficile de faire des règlements internationaux. » Pourtant, la Librairie Antoine, qui est son grossiste, a su maintenir ses expéditions « malgré les circonstances, ce qui témoigne de leur engagement », ajoute-t-elle, admirative.

DIVERSIFICATION ET RÉSILIENCE : L'ADAPTATION COMME SOLUTION

Face à ces défis, les acteurs du livre au Liban s'adaptent. En se tournant vers des marchés extérieurs comme l'Europe ou le Maghreb, certains tentent de compenser les pertes de revenus locaux. « Ces sources de revenus à l'étranger sont une sorte de stabilisateur pour notre rentabilité globale », explique Émile Tyan. Le secteur voit également croître la part des livres en anglais, une évolution portée par la demande des jeunes générations : « La part des livres anglophones pour les adultes a pris une part plus importante, surtout depuis le Covid », observe-t-il.

Certains libraires misent aussi sur des projets éditoriaux et des initiatives locales pour se renouveler. Il y a bien le projet BibliOh!, porté par l'Institut français de Beyrouth pour acquérir des droits de titres français et les imprimer à plus bas coût au Liban. Mais il y a aussi cette volonté d'aller de l'avant avec des initiatives propres. Notamment de la part de Christiane

Christiane Choueiri,
gérante de la librairie
La Phénicie.



DR



Maroun Nehmé, PDG
de la Librairie orientale.



Émile Tyan, PDG du groupe éditorial libanais Hachette-Antoine avec Nadia Wassef, libraire et éditrice égyptienne lors de la Booksellers Conference 2024 de Sharjah.

Choueiri, par exemple, qui souhaite relancer une activité éditoriale plus de dix ans après l'arrêt de cette branche pour La Phénicie. « *Nous allons éditer deux à trois ouvrages jeunesse dès l'an prochain* », s'enthousiasme-t-elle, alors que son activité en librairie a chuté de 30 % en moyenne, hors période scolaire. C'est bien l'édition scolaire qui porte la chaîne du livre au Liban actuellement. « *Après le 7 octobre, nous avons eu de grandes difficultés de fréquentation dans nos librairies*, témoigne Rania Stephan, dirigeante du groupe auquel elle donne son nom, *mais l'activité scolaire s'est poursuivie pendant la saison suivante.* » Cette dernière peut représenter jusqu'à 70 % du chiffre d'affaires des librairies au Liban.

« La Librairie Antoine, notre grossiste, a su maintenir ses expéditions malgré les circonstances, ce qui témoigne de leur engagement » Christiane Choueiri, gérante de la librairie La Phénicie, à Beyrouth.

À Paris, la diaspora libanaise suit avec attention et solidarité les défis auxquels fait face le secteur du livre au Liban. À l'Institut du Monde Arabe, une table dédiée aux ouvrages sur le Liban attire une clientèle curieuse de mieux comprendre les réalités du pays.

UN AVENIR INCERTAIN MAIS PORTEUR D'ESPOIR

Malgré la gravité de la situation, les professionnels libanais du secteur du livre gardent espoir. « *De cette crise très aiguë peut naître un vrai renouveau au Liban, si nos politiques arrivent à travailler en intelligence* », confie Emile Tyan, qui regarde pour « *s'ouvrir au marché européen* » afin de moins dépendre de l'instabilité libanaise. Comme son confrère de la Librairie orientale, il a investi au Maroc, dans des filiales de diffusion et distribution. Un moyen également de contourner l'embargo du Liban par l'Arabie saoudite, qui représente jusqu'à 50 % de l'activité de certains éditeurs libanais de langue arabe. « *Ces derniers sont obligés de contourner l'embargo en créant des filiales dans les émirats du Golfe* », confie Michel Choueiri, libraire libanais à Dubaï.

En dépit de la complexité du contexte actuel, le secteur du livre au Liban continue de se battre pour sa survie et son avenir, porté par la ténacité de ses acteurs et le soutien de la diaspora. L'énergie dont les librairies et maisons

d'édition font preuve leur permet de continuer à jouer un rôle culturel majeur. Loin de se résigner, ils adaptent leur offre, explorent de nouveaux horizons et tentent de maintenir le lien avec leurs lecteurs, au Liban comme à l'étranger. ■

Éditer sous les bombes

Dahiyé, banlieue sud de Beyrouth est la cible de bombardements intenses par l'armée israélienne depuis fin septembre. Bien que le quartier général du parti chiïte, le Hezbollah, se situe dans un desdits quartiers, dans cette banlieue logent également de nombreux entrepôts, imprimeurs et relieurs dont dépend l'industrie du livre libanaise.

PAR OLIVIA SNAIJE

Mohamed Hadi, propriétaire de la maison Dar Al-Rafidain, a vu une de ses cinq succursales détruites le soir du 20 octobre. Au deuxième étage de l'immeuble se trouvait sa librairie, ainsi que les bureaux de la maison d'édition où gestion, corrections, maquettage, comptabilité et marketing des livres étaient centralisés. « Nous devons reconstruire tout notre travail et nos archives, et nos employés sont éparpillés partout au Liban, sans domicile », raconte Mohamed Hadi.

Toujours à Dahyé – banlieue sud de Beyrouth composée d'une multitude de quartiers avec des histoires sociales, économiques et urbaines très variées –, quelques semaines auparavant, le 28 septembre, Jihad Beydoun, éditeur de Dar Al-Kotob Al-Ilmiyah, a vu son entrepôt de 7 500 mètres carrés, situé au sous-sol, enseveli sous quatre immeubles qui se sont effondrés, détruits par une frappe aérienne. De ses 7 500 titres, Jihad Beydoun en a perdu 1 500, soit, 2 520 000 livres reliés, estime-t-il.

La Foire internationale du livre de Sharjah, qui a eu lieu du 6 au 17 novembre 2024, est un salon important pour les éditeurs libanais, qui font face à une situation économique catastrophique depuis 2020, la livre libanaise ayant perdu plus de 90 % de sa valeur. Cette année, les organisateurs du salon à Sharjah ont décidé d'offrir gracieusement les stands aux éditeurs libanais, palestiniens, et soudanais, leurs pays étant

en état de guerre. Les éditeurs libanais qui ont fait le voyage ont pris un premier risque en décidant de venir – la compagnie aérienne nationale, la Middle East Airlines, est la seule compagnie qui dessert Beyrouth à ce jour. Trouver des billets pour partir n'est pas évident, et ceux qui partent risquent de se retrouver coincés à l'étranger sans pouvoir rentrer si l'aéroport ferme. « Surtout si nous sommes coincés dans un pays où on n'a pas de famille et avec un visa d'une durée limitée, » s'inquiète Rana Idriss, editrice de Dar Al-Adab, maison connue comme « le Galilimard » du Liban, publiant des auteurs arabes et internationaux connus dans le monde entier.

Il y a aussi des histoires de chance et de courage : Rana Idriss, avec une étrange prévoyance, a décidé deux mois avant le 7 octobre 2023, au vu des problèmes d'embouteillages à Beyrouth, de déménager les 500 000 livres qu'elle avait dans son entrepôt à Dahiyé depuis 1953, dont les titres qui se vendaient le mieux, pour les rapprocher de son bureau plus près du centre de Beyrouth. Après un déménagement très coûteux, les livres qui se trouvaient dans la banlieue sud se sont retrouvés dans un deuxième entrepôt détenu par la maison, et les livres de ce deuxième entrepôt, moins sollicités, ont été entreposés à Dahiyé. Aujourd'hui Rana Idriss ne sait toujours pas dans quel état se trouve cet entrepôt.

PALESTINE-LIBAN

En préparant sa venue à Sharjah, Rana Idriss avait huit titres phares en production, dont 4 000 exemplaires du deuxième tome d'une possible trilogie d'un prisonnier palestinien, Basim Khandaqji. Son premier livre, *Un masque couleur du ciel*, avait gagné le prix international pour la fiction arabe en 2024. Il y avait aussi le premier roman de l'auteur yéménite Ahmad Al-Salami, *À ciel ouvert*.

« L'imprimeur de Dar Al-Adab est dans une région relativement calme », assure Rana Idriss. Mais son relieur est à Dahiyé. Le 17 septembre, jour des obsèques de

« À Beyrouth, que nous pensions être une zone de sécurité relative, des drones israéliens ont commencé à survoler la ville » Salah Chebaro, fondateur de Neelwafurat



L'entrepôt de Jihad Beydoun, ses 1500 titres, ses 2 500 000 livres sous les décombres, après un bombardement.



son écrivain Elias Khoury mort le 15 septembre, ont eu lieu dans l'après-midi les attentats meurtriers aux bipeurs, revendiqués finalement par Benyamin Netanyahu, qu'ont suivi des attentats aux talkies-walkies le lendemain. Dix jours plus tard, le leader du Hezbollah, Hassan Nasrallah, fut assassiné à Haret Hreik, un des quartiers de Dahiyé. « Je n'ai pas osé demander à mon relieur où il en était avec le travail », relate Rana Idriss.

Quelques jours plus tard, elle l'a appelé, il lui a dit aller à Dahiyé avec ses fils et trois voitures afin de chercher les 18 000 livres de Dar Al-Adab, ainsi que ses machines pour la reliure qu'il démonterait pour les emmener dans un atelier, prêté par un confrère, en lieu sûr. « C'est ainsi que le livre de Basim Khandaqji, qui a dû sortir clandestinement de prison, s'est retrouvé imprimé et relié ici, à Sharjah », révèle-t-elle.

Un autre éditeur, Hassan Yaghi, de Dar al-Tanweer, qui était à la foire lui aussi, avec son editrice Fatima Rakine, et le directeur de sa filiale en Tunisie, Wael Abid, explique que « tout a changé depuis un an. On n'arrive plus à imprimer nos livres à Dahiyé. Les employés sont devenus des réfugiés. » La maison de Hassan Yaghi se situe à 100 mètres des quartiers de la banlieue sud et toutes ses fenêtres ont explosé à cause des bombardements. Originaire du sud du Liban, il raconte que tous les membres de sa famille ont dû fuir leurs domiciles et qu'il doit rester « fort pour les soutenir ». Il avait « rêvé d'un autre monde », et ajoute : « J'ai étudié les philosophes européens, j'ai cru en la démocratie, j'ai éduqué mes enfants avec ces croyances, mais aujourd'hui je doute de cette démocratie européenne. »

TITRE POSTHUME

Salah Chebaro, fils de Bassam Chebaro, fondateur de la maison Arab Scientific Publishers, qui a reçu un prix spécial d'appréciation à titre posthume à Sharjah, a fondé la librairie en ligne de livres en arabe Neelwafurat en 1998. Il retrace qu'à la suite des attaques aux beepers

il a compris qu'une nouvelle phase de cette guerre, jusque-là encore à basse intensité, avait commencé. Quand les raids aériens sur Dahiyé ont débuté, huit de ses quarante employés sont devenus des réfugiés. « Tout le monde était paniqué, notre entrepôt n'est pas loin de Dahiyé, et les éditeurs dont je m'occupe ont souvent leurs imprimeurs et leurs entrepôts sur place. Les imprimeurs en dehors de Dahiyé avaient pris la relève et étaient surchargés de travail. » Et à Beyrouth, « que nous pensions être une zone de sécurité relative, des drones [israéliens] ont commencé à survoler la ville. » Comme dans le sud du Liban depuis un an.

Neelwafurat vend des livres de 1 000 éditeurs basés au Moyen-Orient, dont 40 % provenant d'éditeurs syriens et libanais. Les postes-frontières avec la Syrie ont été bombardés puis fermés. Par conséquent, les livres d'éditeurs syriens ne pouvaient plus lui parvenir. Et avec tous les vols interrompus vers Beyrouth, il ne restait que la Middle East Airlines, qui a dû prendre en charge les paquets transportés habituellement par les avions de DHL et Aramex. « Toutes nos commandes étaient en retard, avec des titres qui ne nous parvenaient pas. Quand les clients ne reçoivent pas leurs commandes, ils arrêtent d'acheter chez nous. » Les ventes de Neelwafurat ont baissé de 50 % et, selon Salah Chebaro, « 50 %, c'est bien par rapport à d'autres ». Les éditeurs libanais font face à de multiples défis depuis des années, mais tous s'accordent à dire que depuis la guerre civile, qui a pris fin en 1990, ils n'ont jamais connu pire. ■

« Tout a changé depuis un an. On n'arrive plus à imprimer nos livres à Dahiyé. Les employés sont devenus des réfugiés. »
Hassan Yaghi, éditeur



D'UNE AUTRICE L'AUTRE

PAR SEAN ROSE

Hanan El-Cheikh et Hoda Barakat, toutes deux publiées chez Sindbad/Actes Sud, toutes deux traduites de l'arabe, toutes deux créatrices libanaises de romans à l'envergure internationale, reviennent pour Livres Hebdo sur ce qu'être arabe en littérature veut dire. Sensiblement.

« J'avais quatorze ans, j'étais dans un café avec une copine, mon frère m'a vue et m'a dit de rentrer tout de suite à la maison, qu'une jeune fille n'avait rien à faire dans cet endroit », raconte, enjouée, Hanan El-Cheikh en se souvenant de ce qui mit le feu au poudre de l'écriture : un article sous forme de poème critiquant ce grand frère qui lui reprochait de jouir des mêmes libertés que les garçons. Publiée dans un grand quotidien national, sa tribune avait fait la fierté du quartier où habitait la future écrivaine, tant et si bien que le sujet de la diatribe avait pardonné à sa cadette, qui décidément n'avait pas froid aux yeux. Quelques années plus tard, Hanan sort dans la rue sans voile, alors qu'elle avait été élevée au sein d'une famille chiite traditionnelle originaire du sud du Liban, où les femmes étaient voilées. La voyant tête nue, son père – « un homme très pieux, d'une vraie piété, non dévoyée par le radicalisme », précise l'autrice – la tire discrètement par la manche et lui demande de remettre ce voile qu'elle a ôté. « Ma fille, tu me fends le cœur ! Te rends-tu compte que tu vas aller en enfer. Je ne pourrai plus rien faire pour toi quand je t'y verrai... » se lamentait-il. Et l'adolescente de rétorquer : « Mais tu ne m'y croiseras pas, puisque tu es un bon musulman et que tu seras au paradis ! » Son père éclata de rire et fermerait désormais l'œil sur cette regimbeuse de fille qui deviendra journaliste et l'une des écrivaines libanaises les plus lues à travers le monde, avec une œuvre traduite en une vingtaine de langues.

Si elle habite à Londres depuis la guerre civile, Hanan El-Cheikh n'a cessé d'écrire des histoires qui ont trait au pays du Cèdre, ou qui mettent en scène des personnages d'origine libanaise, souvent du point de vue féminin. Il y eut *Histoire de Zahra*, (JC Lattès, 1985) sur une femme qui, malgré le carcan de la tradition, s'émancipe pour

vivre la passion amoureuse, ou encore *Toute une histoire* (Sindbad/Actes Sud, 2010), roman inspiré de sa propre mère, femme puissante s'il en fut – Hanan El-Cheikh sait de qui tenir – qui, bien que peu instruite, était dotée d'une formidable ingéniosité et avait eu le courage de divorcer afin de rejoindre son amant et fonder avec lui une seconde famille, laissant la charge des enfants de son premier lit à son ex-mari... *La danse du paon*, paru cet automne chez Sindbad/Actes Sud, raconte les vicissitudes de Yasmine, mère courage exilée en France, bien décidée à sauver son fils rappeur de l'addiction et à récupérer son neveu, fils de son frère établi en Afrique subsaharienne, qui se retrouve coincé dans un camp de réfugiés en Allemagne.

« C'EST À PARTIR DE L'ÂGE DE 16-17 ANS QUE JE ME SUIS RENDU COMPTE DE LA BEAUTÉ DE LA LANGUE ARABE, COMBIEN SA LITTÉRATURE AVAIT ÉTÉ MAL ENSEIGNÉE »
HODA BARAKAT

l'une des premières écrivaines de sa génération à aborder. Mais dans le Liban des années 1960 et de sa jeunesse, malgré certains tropismes conservateurs, il semblait faire bon vivre, on respirait un certain air de liberté. Elle-même, dit-elle, ne voyait pas les différences entre les diverses communautés.

Molière rencontre Darwich

Née à Beyrouth en 1952, Hoda Barakat est une autre voix féminine libanaise d'envergure internationale. Récipiendiaire de la médaille Naguib-Mahfouz de la littérature (2000) et lauréate du Prix

international de la fiction arabe (2019), l'écrivaine vivant en France ne dit pas autre chose. Le Liban, comme l'Égypte, avait tracé la voie de la renaissance arabe, une littérature se réinventant à partir de ses classiques tout en s'ouvrant à la modernité. Dans ce Levant au croisement des civilisations, la précédente génération avait fait émerger de nouvelles voix poétiques, le Syrien Adonis, le Palestinien Mahmoud Darwich, ou encore le Libanais Anis el-Hajj... Fréquentant un lycée privé où le français primait sur l'arabe, Hoda Barakat biberonne dès son plus jeune âge à la langue de Molière et aux classiques de la littérature française. Elle découvrira également les modernes comme les auteurs étrangers par leur traduction française. « C'est comme ça que j'ai pu lire Musil ou les auteurs allemands, qui n'étaient pas disponibles en arabe, raconte-t-elle, on était en connexion avec le monde entier à travers la langue française. On lisait toutes les revues qui sortaient en France, on était au courant de tout. *Le Nouveau Roman*, Mai 68, les avant-gardes, les idées révolutionnaires... Rien ne nous échappait. »

Finalement, ce n'est pas en français que l'autrice de *La pierre du rire* allait entrer en littérature. « Je n'étais pas le produit de la culture arabe, je me destinais à écrire en français. Puis des amis m'ont conseillé de lire l'arabe moderne. C'est à partir de l'âge de 16-17 ans que je me suis rendu compte de la beauté de la langue arabe, combien sa littérature avait été mal enseignée. » Aussi est-ce à travers les mots, les sonorités de l'idiome maternel que Hoda Barakat s'empare de sujets sensibles, les incarnant par des personnages enlisés dans la solitude de leur idiosyncrasie. Celle qui lut avec avidité *L'étranger* de Camus fait à son tour entendre des voix en marge. Mais si l'écrivaine touche du doigt les douleurs d'un corps social malade, elle n'entend pas être le porte-voix de quiconque, ni s'inscrire dans un quelconque engagement, si ce n'est celui de « l'écriture [qui] même seule permet d'atteindre l'autre. Si je suis lue et appréciée dans le monde arabe, de personnes de tous milieux, précise-t-elle, même lorsque mon héros est un homme qui aime un autre homme et lui dit son amour en citant des sourates, c'est grâce au style. L'écriture, la forme, quand elle est soignée et respectueuse, permet de traduire les émotions et de toucher le lecteur, quel qu'il soit. » 

Médi- ter- ran- née sans fron- tières

Géraldine
Prévot.



OLIVIER DION

Après le succès d'une première édition de 2021 à 2023, le programme Livres des deux rives, à l'initiative de l'Institut français, lance cet automne une seconde phase de deux ans pour laquelle le Liban entre dans son rayon d'action.

Par **Pierre Georges**

On travaille sur de la dentelle », explique Géraldine Prévot, cheffe de projet édition et traduction à l'Institut français et grande ordonnatrice du programme d'échange littéraire Livres des deux rives. Si cette opération pilotée par l'Institut français voulait profiter du festival Beyrouth Livres pour marquer le lancement de sa deuxième phase, dans laquelle le Liban et l'Égypte entrent en jeu, la situation au pays du Cèdre change quelque peu la donne. « *Les mobilités de professionnels vers Beyrouth et tout ce que nous y avons organisé n'ont pas pu se faire comme prévu. Nous redéployons ces actions à l'occasion du Salon international du livre enfant et jeunesse qui se tiendra à Casablanca du 4 au 22 décembre. Nous y accueillerons des professionnels de la rive sud pour soutenir les échanges et faciliter les projets éditoriaux communs, à travers une programmation de rencontres, visites et*

tables rondes. Cela répond à la priorité que nous souhaitons accorder à la littérature de jeunesse, et ce sera également l'occasion d'annoncer un nouveau rendez-vous pour 2025, que nous portons avec le Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil à destination des éditeurs méditerranéens. Pour ce qui est du soutien au secteur du livre libanais, le contexte nous y invite d'autant plus », résume Géraldine Prévot.

TRADUCTION, ÉDITION, MÉDIATION

Petit retour en arrière. Issu du Sommet des deux rives créé par la France en 2019, le programme, piloté par l'Institut français, avait connu une première phase de juin 2021 à février 2023, concernant le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Son principe officiel était simple : « *soutenir le dialogue entre les sociétés civiles des rives nord et sud de la Méditerranée par des actions de coopération autour du livre* ». Derrière ce vaste programme, et malgré un budget modeste (un million d'euros sur deux ans, financé à 100 % par le ministère de l'Europe et des Affaires étrangères) les projets ont foisonné des deux côtés de la mer. Ceci autour de trois axes. La traduction, d'abord, avec des échanges de catalogues entre éditeurs français et arabes, des aides financières ou des ateliers de professionnalisation pour les futurs traducteurs. L'édition ensuite, avec plus de 25 projets éditoriaux soutenus (voir encadré), mais aussi des tournées d'éditeurs et auteurs français en Afrique du Nord, ou un fellowship organisé avec le Bief en mars 2022

pour les éditeurs maghrébins. La sensibilisation et la médiation enfin, avec des ateliers en milieux scolaires. « Globalement, nous avons cherché à faciliter le travail des professionnels du livre français ou maghrébins. Et tous ont vraiment joué le jeu », explique Sarra Ghorbal, attachée du livre à l'Institut français de Tunis pendant la première phase.

LE LIBAN : UN CHOIX NATUREL

Pourquoi dès lors, avec des programmes déjà si denses, avoir voulu élargir les territoires concernés ? « Dans tous les échanges de la première phase, l'Égypte et le Liban étaient nettement perçus comme les grands absents », justifie Géraldine Prévot, évoquant le rôle de capitales du livre dans le monde arabe que jouent traditionnellement Le Caire et Beyrouth. Jusqu'à juin 2026, la deuxième phase de Livres des deux rives s'articulera donc autour des mêmes axes, avec un budget toujours fixé à un million d'euros, soit « le montant maximum actuellement mobilisé pour un projet de ce type », d'après le ministère de l'Europe et des Affaires étrangères. « Les soutiens aux mobilités, notamment d'auteurs en rive sud vers des manifestations littéraires prescriptrices en France, seront plus systématiques. Et nous serons particulièrement attentifs aux mobilités des professionnels libanais », détaille Géraldine Prévot. Un comité de pilotage du programme par pays est d'ailleurs mis en place, avec, pour représenter le Liban, Rania Moallem, directrice éditoriale chez Dar Al Saqi.

DE LA VILLA GILLET À LA CITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE

Plus globalement, pour ce nouveau Livres des deux rives, plusieurs premiers temps forts sont déjà à inscrire dans les agendas des professionnels du livre. Un nouveau fellowship d'éditeurs du monde arabe organisé avec le Bief se tiendra à Paris en février 2025. À Arles, en décembre, s'organiseront avec l'association Atlas des ateliers de traduction littéraire de l'arabe vers le français avec l'auteur égyptien Walid Taher et la traductrice Sarah Rolfo. La Villa Gillet de Lyon accueillera en 2025 des étudiants de la rive sud pour des formations à la critique littéraire écrite et radio.

Grande première de cette nouvelle phase : huit autrices et auteurs des cinq pays concernés viennent aussi d'être sélectionnés pour une résidence d'un mois, chacun dans la nouvelle Cité internationale de la langue française de Villers-Cotterêts (Aisne). Mustapha Benfodil (Algérie), Erroce Yanclo (Égypte), Ahmed El Falah (Maroc), Soukaina Habballah (Maroc), Rania Berrada (Maroc), Ralph Doumit (Liban), Marie Tawk (Liban) et Dhia Boussemmi (Tunisie) travailleront dans ce cadre prestigieux à des projets de publication, et percevront pour cela une bourse de 4 000 euros.

3 belles collaborations



Gisèle Halimi, pour la première fois publiée en langue arabe aux éditions tunisiennes La Maison du livre (*Avocate irrespectueuse* traduit par Walid Ahmed Ferchichi, et *Une farouche liberté* traduit par Walid Soliman).

La traduction en arabe de *King Kong Théorie* de Virginie Despentes au Maroc par les éditions Kulte (traduction Walid Soliman).



Le coffret *Baba Fekrane et autres contes* de l'emblématique auteur algérien Mohammed Dib, projet porté par sa petite fille Louise, aux éditions Barzakh.

Si le nouveau succès de l'opération ne fait aucun doute, il se présente comme une réponse « à un besoin de traduction entre le français et l'arabe, mais aussi à un manque de financements publics dans les pays de la rive sud », d'après Sarra Ghorbal. « Les éditeurs nord-africains souhaiteraient que le programme ne s'arrête jamais », poursuit-elle. Au-delà des aides financières, le programme est aussi l'occasion pour tous les impliqués de se rencontrer, souvent pour la première fois, et de monter des projets ensemble. « Nous sommes là pour jeter des ponts, provoquer le réseautage, puis disparaître, et laisser la magie opérer... », indique Sarra Ghorbal, ravie de voir les projets éditoriaux continuer d'essaimer sur les deux rives. ■

Extrait de l'ouvrage de Lamia Ziadé *Ma très grande mélancolie arabe. Un siècle au Proche-Orient* (P.O.L., 2017).



Une autre histoire de la bande dessinée

Tandis que la BD européenne se libérait définitivement des dogmes du classicisme début 2000, l'Asie de l'ouest faisait naître sa propre nouvelle école, hors des cases, bulles et planches battues pour raconter ses réalités, qu'elles soient géopolitiques, personnelles ou universelles. Il était une nouvelle fois.

Par **Saada Nehmé**

Il faut visiter l'exposition que le Centre Pompidou consacre, fin 2024, à l'histoire de la bande dessinée pour se rendre compte d'une triple hégémonie au sein de cet art : les comics américains, la BD européenne, le manga japonais. Qu'en est-il des autres origines et formes des récits dessinés ? Le manhwa coréen semble avoir été effacé par le manga nippon. Les tentatives sud-américaines sont oubliées, de même que ce qui a pu exister en Chine, sous diverses formes. Parmi ces angles aveugles,

il y en a un dont l'absence est d'autant plus marquante, et dont l'actualité ne fait que souligner, illuminer l'invisible : la bande dessinée arabophone, ou en tout cas celle d'auteurs issus des pays de l'Orient, plus ou moins proche, et du monde arabe et perse. Pourtant, les années récentes ont mis en avant l'existence de récits dessinés venus des pays arabes, d'auteurs arabophones créant en langue arabe, française ou anglaise, pour raconter leur pays, leur région. Cette bande dessinée existe, comme en atteste l'anthologie de la nouvelle bande dessinée arabe sortie chez Actes sud en 2018, *Nouvelle Génération : la bande dessinée arabe aujourd'hui*, ainsi que l'exposition qui lui a été consacrée au festival d'Angoulême la même année, regroupant une quarantaine d'auteurs et plusieurs pays : Algérie, Maroc, Tunisie, Libye, Égypte, Liban, Palestine, Jordanie, Irak. Aussi, un département d'études et de recherches, le Rada and Mutaz Sawaf Center for Arab Comics Studies de la prestigieuse université américaine de Beyrouth est dédié à cette pratique. Il remet un prix annuel, le Mahmoud Khalil Award. Comportant cinq catégories (Editorial Cartoons, Graphic Novel, Comics, Graphic Illustrations, Children's Book Illustrations), ce prix offre 35 000 dollars à répartir entre les lauréats. La bande dessinée des régions arabes existe bien.

Dans l'histoire de la bande dessinée des trente dernières années, une première autrice a ouvert la voie. Elle ne vient pas des pays arabes déjà cités mais d'Iran, donc d'une culture perse voisine. Son exil pourrait s'apparenter à celui des Libanais dans les mêmes années, 1970 et 1980, ou à celui des Palestiniens dans les années 1950 et 1960. En créant ses romans graphiques *Persepolis*, *Broderies* et *Poulet aux prunes*, Marjane Satrapi a attiré les regards sur une région du monde peu ou pas du tout racontée ainsi auparavant, en dessins, de façon universelle et avec une résonance mondiale. Elle a profité du mouvement de la BD autobiographique qui a saisi la France

dans les années 1990 et 2000, grâce à des éditeurs comme L'Association ou Cornélius, pour narrer son histoire personnelle et celle de son pays, l'Iran, et sa révolution islamique. Le succès mondial de *Persepolis* puis son adaptation en long métrage animé ont permis de montrer l'Iran depuis les souvenirs de quelqu'un qui y a vécu et en est parti. Ce qui a aussi ouvert la voie, dans l'édition, aux ouvrages relatifs à cette région et son histoire récente. Une bande dessinée de témoignages est ainsi apparue, de la part d'auteurs souvent partis de leur pays d'origine, mais ayant à cœur de raconter, comme l'ont fait les auteurs européens et américains, leur quotidien et leur société. On songe ainsi à l'Iranienne Shaghayegh Moazzami, dont le récent *Les Coquelicots de Ridgewood* explore l'exil à Montréal et la fragilité de l'existence des réfugiés, notamment durant les périodes de crise, comme celle de la pandémie de 2020. Comment survivre en Occident, lorsqu'on est si marqué par l'Orient de sa naissance ? C'est l'une des interrogations de ce livre.



Michèle Standjofski

MYRIAM BOULOS

« Oui, il y a une bande dessinée libanaise, si l'on considère qu'une vraie petite communauté s'est créée (...); Non, si l'on considère qu'il n'y a pas de structure éditoriale solide et que les auteurs doivent se faire publier à l'étranger »
Michelle Standjofski de l'Académie Libanaise des Beaux-Arts

LE LIBAN SANS RIRE

Retour en arrière, et dans un autre pays : l'une des premières autrices à apparaître dans la bande dessinée des pays arabes est la Libanaise Michèle Standjofski. Née en 1960, elle raconte comment elle est venue à la bande dessinée, depuis Beyrouth. « *Enfant, je lisais des bandes dessinées, ni plus ni moins que les autres. De la BD franco-belge. J'étais plus Spirou que Tintin mais sinon mes goûts étaient plutôt éclectiques. À 13 ans, j'ai passé 6 semaines à l'hôpital et j'ai reçu en cadeau des dizaines de romans à l'eau de rose que mon papa allait, tous les après-midi, échanger pour moi contre des albums de BD. La bande dessinée m'a*

littéralement portée durant cette période. Le chirurgien qui m'avait opéré a demandé à mes parents de ne plus me donner de BD comiques parce que les fous rires que je piquais empêchaient la plaie de cicatriser. La vraie révélation, je l'ai eue plus tard avec (À Suivre), qui promettait "l'irruption sauvage de la bande dessinée dans la littérature" : mes deux passions réunies dans un même magazine ! » Lorsqu'elle se met à en faire elle-même, le genre est loin d'être familier dans son pays, en guerre depuis 1975 : « La BD était perçue uniquement comme un divertissement pour enfants. En 1980, Jad (Georges Khoury) publie un premier album adulte, Carnaval. Un an plus tôt, j'avais lancé dans L'Orient-Le Jour une chronique hebdomadaire au sein de laquelle je présentais des albums que des copains me rapportaient

Lamia Ziadé crée des romans graphiques qui poussent l'appellation aux frontières avec le livre d'art contemporain



Lamia Ziadé

de France et j'essayais de convaincre les libraires de les importer. En me promenant un jour à Hamra, je crois halluciner en découvrant dans une vitrine, entre des pelotes de laine et des bobines de fil multicolores, des albums de Moebius, Caza et Forest. C'était Nadim Tarazi qui commençait sa carrière de libraire dans la mercerie familiale. Ces rencontres autour d'une passion commune ont créé de belles amitiés, des initiatives enthousiasmantes, mais les structures n'étaient pas là pour nous soutenir. » Dans les années récentes, deux autrices se sont emparées de la bande dessinée

pour raconter, chacune à sa manière, l'histoire du Liban et notamment l'histoire de la guerre de ce pays : Zeina Abirached, d'abord, est apparue dans la BD francophone avec des livres inspirés des récits de sa famille. Intimistes, ses livres s'intéressent à la façon dont la vie se déroulait durant les années de guerre civile, à la façon dont sa propre famille vivait, ou survivait. Après deux petits récits, son premier grand roman graphique, au nom emprunté à Alain Souchon, *Le jeu des hirondelles : mourir, partir, revenir* (Cambourakis, 2007) puis le suivant, *Je me sou-*



viens (Beyrouth) (Cambourakis, 2008), mettent en scène des souvenirs et des faits, des rêveries et des situations, qui racontent la vie pendant la guerre civile, ainsi que toutes les façons d'y échapper. Plus récemment, elle a adapté *Le prophète*, récit libanais classique de Khalil Gibran, le texte le plus connu de la littérature libanaise.

MYTHOLOGIES DU LEVANT

En écho à ceux de Zeina Abirached, les ouvrages d'une autre libanaise, Lamia Ziadé, ne sont pas tant des bandes dessinées que des romans graphiques qui poussent l'appellation très loin, souvent aux frontières avec le livre d'art contemporain : cette dessinatrice et illustratrice travaille ses souvenirs, mais aussi le présent, en distillant textes et images dessinées qui relèvent de l'analyse mythologique – selon l'acception de Roland Barthes. Ses livres s'attachent à des moments, des phénomènes ou des figures qui racontent le Liban, mais aussi le monde arabe, notamment dans ses formes et façons culturelles. Elle traverse ainsi un siècle d'histoire du Moyen-Orient dans *Ma très grande mélancolie arabe* (P.O.L, 2017), où elle reprend des motifs de figures politiques populaires, pour tisser une toile historique traversant la région, en écho à *Ô nuit, ô mes yeux* (P.O.L, 2015),



De gauche à droite, extraits de *Mona Corona* (Le bruit du monde, 2023), de *Toutes les mers* et d'*Antonio* (Des ronds dans l'eau, 2017 et 2021), de Michèle Standjofski.

qui fait le même récit mais à travers la musique et les chanteuses arabes Oum Kalthoum ou Asmahan, les nuits du Caire ou de Beyrouth, comme pour conter l'histoire d'un territoire à travers la fumée nocturne émanant des cabarets.

Cette volonté de raconter la guerre et l'histoire fait écho à un désir différent, qui surgit à Beyrouth et au Caire, entre le milieu des années 2000 et le début des années 2010. Au Liban, apparaît une revue, à la façon d'un fanzine de bande dessinée, intitulée *Samandal*. Le nom dissimule un collectif de dessinateurs et illustrateurs, parmi lesquels Léna Merhej, Omar Khouri, Hatem Imam, Tarek Nabaa et Fadi Baqi, s'emparant de la BD pour raconter leur quotidien, leur rapport à leur identité, à leurs sentiments, à leur ville. Leur revue est lancée en 2007, c'est-à-dire juste après la guerre de 2006.



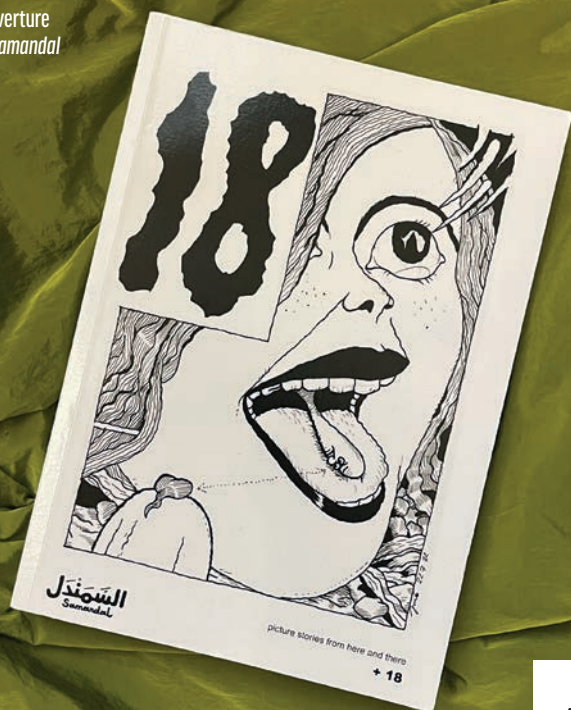
Joseph Kaï

STEFANO MARCHIONINI

Durant ce conflit, qui oppose Israël au Hezbollah, le Liban est bloqué et les nouvelles qui parviennent à l'extérieur sont alors souvent des messages sur des blogs, publiés au quotidien. L'un d'eux est signé par le dessinateur Mazen Kerbaj, qui raconte ce qu'il voit et vit, tandis que le pays est bombardé. Son blog fera

plus tard l'objet d'un livre sorti chez l'éditeur français L'Association en 2007 sous le titre *Beyrouth, juillet-août 2006* et son art, de ses fanzines à sa présence en ligne, devient une matrice pour toute une génération. Pour beaucoup de jeunes gens, ce moment est déterminant, ainsi que le raconte l'auteur Joseph Kaï : « *Enfant je n'avais pas lu beaucoup de bandes dessinées, j'avais lu quelques classiques. Plus tard, ado, pendant la guerre de 2006 j'ai découvert le blog de Mazen Kerbaj. Je le suivais de près, parce que c'était aussi la première guerre à laquelle j'assistais. J'avais*

Couverture
de Samandal
n°18



beaucoup d'idées sur la guerre, mais là j'avais la réalité face à moi et le travail quotidien de Mazen, en noir et blanc, cru, direct. J'ai commencé à suivre son travail, acheté ses fanzines. Puis j'ai découvert les premiers Samandal : le numéro zéro est sorti en 2007 et c'était incroyable, différent de ce que je connaissais. Il y avait une liberté dans la façon de raconter. C'était différent des récits auxquels j'avais accès et surtout ces personnes parlaient d'elles-mêmes. C'était très osé, notamment par rapport au milieu conservateur dans lequel j'avais grandi. Je n'avais jamais vu cela. Si je devais résumer : c'était noir et blanc et très libre, libre dans la case, libre dans le texte, libre dans ce qui est raconté, et très énervé aussi. » Les langues sont mélangées : anglais, arabe, français. Et les récits jouent avec la calligraphie, le sens de la lecture. « À l'époque il n'y avait rien d'autre à part Persepolis, qui était très à la mode, ou un des premiers livres de Zeina Abirached. Du coup, je passais de Tintin à Persepolis, c'était un vrai choc. Et c'était très cool aussi : la BD, c'est ce qu'il fallait faire. »

DES SUPERHÉROS ARABES

L'expérience de Samandal se transmet ailleurs et l'équipe éditoriale de la revue fait des workshops

dans d'autres pays. Il naîtra en Égypte une déclinaison locale de bande dessinée arabe, sous l'emblème TokTok Comics. *L'Aventure*, une revue publiée régulièrement, durera une décennie, de 2011 à 2020, et documente sous forme de récits dessinés courts le quotidien du pays et de sa capitale, Le Caire.

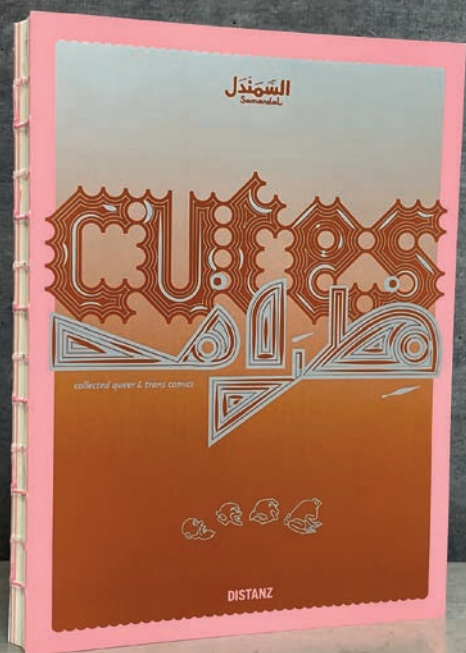
Comme par écho, une autre forme de bande dessinée arabe émerge dans ces années-là depuis le Koweït mais sous influence directe des États-Unis : Teshkeel

Comics, fondée en 2003, surfe sur la vague des films de super-héros Marvel pour traduire les productions américaines et inventer des super-héros arabes dont les histoires seront publiées entre 2006 et 2013 sous le nom de *The 99*. Inventée par Naif Al Mutawa, le patron de la maison d'édition, la série est pourtant réalisée par des Américains, visant assez expressément le marché américain tout autant que les pays arabes, en respectant strictement les règles de représentation édictées par l'Islam. Pour autant, la série est controversée et subit une fatwa de la part des dignitaires religieux.

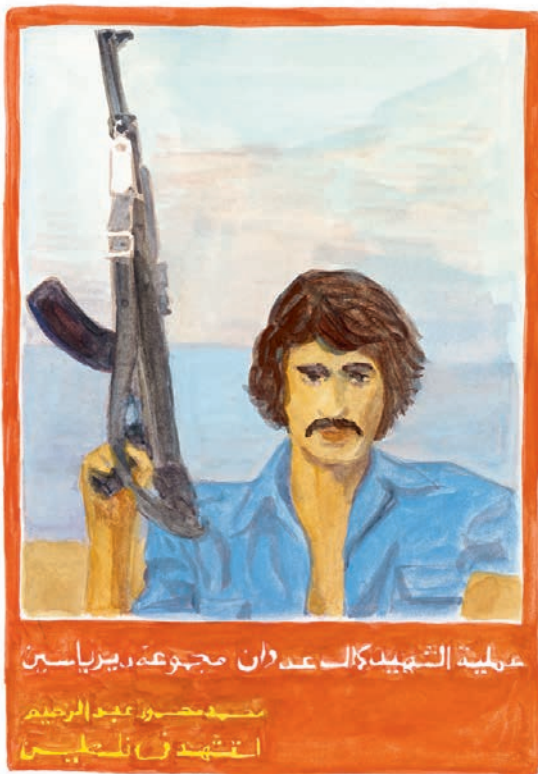
Que peut la bande dessinée des pays arabes face à l'état de la région ? Peut-elle être politique ou doit-elle s'inventer autre ? Quelles structures lui sont bénéfiques ? La bande dessinée libanaise, par exemple, existe-t-elle vraiment ? Michelle

« Samandal était incroyable, différent. Il y avait une liberté dans la façon de raconter. Ces personnes parlaient d'elles-mêmes. »

Joseph Kaï, auteur de BD



Couverture de
Cutes - Samandal
(Distanz, 2023).



Extrait de l'ouvrage de Lamia Ziadé *Ma très grande mélancolie arabe. Un siècle au Proche-Orient* (P.O.L., 2017).

bien la situation : « Oui, il y a une bande dessinée libanaise, si l'on considère qu'une vraie petite communauté s'est créée, essentiellement à partir de l'Alba (NDR : Académie Libanaise des Beaux-Arts, où enseigne Michelle Standjofski), avec des talents réels et des voix authentiques et diversifiées. Non, si l'on considère qu'il n'y a pas de structure éditoriale solide et que les auteurs doivent se faire publier à l'étranger. Mais les ingrédients sont là : l'Alba est une vraie pépinière de talents, des fanzines comme Samandal ou plus récemment Mazza contribuent à les diffuser, l'Arab Comics Initiative promeut la recherche et le Mahmoud Kahil Award récompense et encourage les artistes. Il me semble que la situation est à peu près la même dans les autres pays arabes : il y a en Égypte, en Tunisie, en Algérie ou au Maroc une production souvent foisonnante, mais des structures encore hésitantes. »

FUTURS COMPOSÉS

Après la crise économique de 2019, puis l'explosion du port de Beyrouth survenue le 4 août 2020, les artistes de Samandal ont pris leurs quartiers ailleurs. Une partie d'entre eux a un atelier à Paris, avec une petite partie de leur stock de livres. Ces jours-ci, en écho à la guerre qui se déroule dans le pays et la région, ils dessinent, sans forcément montrer, et préparent une publication. « Il y a beaucoup de colère dans ce qui est dessiné en ce moment », note Joseph Kaï, qui a sorti en 2021 son premier roman graphique chez Casterman.

À la fois charnel et minimal, mené avec élégance, tout en expérimentant beaucoup, son livre *L'intranquille* raconte les nuits de Beyrouth, et la communauté LGBT+ de la ville, à travers sa propre histoire, prépare un autre récit pour le même éditeur. La présence en France n'est pas un hasard. On y trouve des maisons comme Le port a jauni, qui édite en bilingue de la poésie et des textes jeunesse arabes illustrés ou encore Alifbata, un éditeur qui depuis 2015 traduit et édite les auteurs de bande dessinée arabes, à la manière dont L'Association ou Cornélius avaient édité les Américains dans les années 1990, avec soin et ouverture. Au catalogue, on trouve ainsi des livres qui prennent en charge des questions aussi récurrentes que celles relatives à la mort légendaire dans les années 1940 de

la chanteuse Asmahan que des récits liés à la Palestine, Gaza ou aux révolutions arabes. Au catalogue, on retrouve aussi les fondateurs et fondatrices de Samandal, comme la dessinatrice Lena Merhej, dont l'œuvre conséquente, depuis plus de dix ans, mobilise le regard entre des bandes dessinées, de l'illustration et des livres pour la jeunesse. Elle devrait sortir l'an prochain un roman graphique aux éditions Dargaud, en compagnie de l'écrivain et ancien correspondant de *Libération* à Beyrouth, Sélim Nassib. Son titre, *Le génie de Beyrouth*, semble indiquer que ce roman graphique se situe dans la lignée de plusieurs livres récents sur cette ville, édités par des maisons françaises. Le plus exemplaire d'entre eux étant le récent *Une éducation orientale* de Charles Berberian, dans lequel cet auteur, scénariste et dessinateur, raconte son enfance à Beyrouth, au début de la guerre civile. Finalement, ce qui se joue ces temps-ci, dans la bande dessinée arabe, quelle que soit sa langue, c'est la constitution de plusieurs récits, selon les générations. Pris ensemble, ils racontent à la fois l'histoire d'une région, mais aussi, surtout, toutes les possibilités de la représenter, au-delà des dogmes et des interdits, soient-ils politiques ou intimes. ■

Extrait de *L'intranquille* (Casterman, 2021), de Joseph Kaï



Herminée Nurpetlian
au Festival Beyrouth
Livres.

INSTITUT FRANÇAIS DE BEYROUTH

HERMINÉE NURPETLIAN, UNE FEMME LIVRE

PAR **ALEXANDRE MOUAWAD**

Plus qu'aucun autre, le destin de la coordinatrice du festival Beyrouth Livres est soudé à celui du Liban culturel de ces dernières décennies, à ses effondrements comme à ses renaissances successives. Nous l'avons rencontrée à une de ces dates charnières, comme son pays en a tant connu.

8 octobre 2023. Voilà une semaine que le Festival Beyrouth Livres bat son plein partout au Liban. Des 82 écoles et 5 universités concernées, les auteurs reviennent souvent bouleversés par l'investissement et l'enthousiasme des élèves et étudiants qu'ils rencontrent. Des tables rondes, lectures, concerts, parfois dessinés sur le vif par des bédésistes, les visiteurs reviennent eux aussi souvent très émus. Rendez-vous est pris sur la terrasse de l'ancienne ambassade de France reconvertie en business school avec Herminée Nurpetlian, 33 ans, coordinatrice générale du festival, au lendemain du DJ set de Yuksek, l'un des nombreux points d'orgue de cette deuxième édition. Aujourd'hui, Beyrouth est comme sonnée par le glas des événements de la veille, dont nous n'aurons pas fini de mesurer la funeste importance plus d'un an après.

La coordinatrice, pourtant affairée comme jamais en ces jours J, trouve le temps et la gentillesse de nous consacrer une heure, puis deux. D'abord pour nous décrire la genèse du festival. Tandis que nous buvions ses paroles sous un été indien de plomb, il nous apparaît qu'Herminée Nurpetlian est l'une des rares constantes de ces entrelacs d'histoires : témoin, puis actrice des changements. La coordinatrice, qui est le reste du temps chargée de mission au pôle livre et débat d'idées de l'Institut français du Liban où elle travaille depuis 2015, connaît ces rendez-vous depuis son enfance. Quelle que soit sa forme, « c'est un événement angulaire pour tous les Libanais, qui revient tous les automnes depuis 1992 et la fin la guerre civile. À l'époque les librairies francophones étaient très nombreuses et, dès que les bombes ont cessé de pleuvoir, on a sorti les livres et organisé événement sur événement. Il se raconte même qu'une première édition semi-clandestine du salon du livre s'est tenue en 1991, à la toute fin des combats. Il n'en reste aucune trace. » On sait juste que, par un hasard objectif comme le Liban en

« NOUS AVONS LA CHANCE D'AVOIR ICI DES IMPRIMEURS ET FABRICANTS TRÈS COMPÉTENTS. UNE EXPERTISE UNIQUE, JE PENSE, DANS LES PAYS ARABES. »

acteurs peuvent également tenir le rôle de distributeur, voire d'imprimeur.

« Quand, jeune écolière, j'ai connu le salon il avait déjà pris de l'ampleur. J'en garde de très bons souvenirs. D'une effervescence à la fois familiale et littéraire. » Avant que la Thawra (la révolution libanaise interrompue par le Covid) remette le salon en cause et le mette en pause, que l'inflation inhumaine rende ce format de librairie

incube tant, il s'est tenu dans le bâtiment de l'Institut où Herminée Nurpetlian travaille aujourd'hui. S'il ne reste plus que neuf librairies importatrices de livres français, il y en avait trois fois plus il y a vingt ans. Le salon du livre francophone de Beyrouth, l'ancêtre du Festival, est ainsi né d'un partenariat entre ce syndicat de libraires importateurs et l'ambassade de France. La frontière entre libraires et éditeurs reste ténue au Liban, où les mêmes

géante et ses 6 000 mètres carrés de stands aux 70 exposants inadapté, des bus par centaine faisaient venir quelque 25 000 écoliers, tous niveaux confondus, depuis les 1001 coins du Liban.

Case (re)départ

« Suite à des études de lettres et une expérience comme animatrice en médiathèque et une autre à la librairie Antoine, j'ai été recrutée pour m'occuper des 30 auteurs, sur les 150 du salon, invités chaque année par l'Institut. » Après avoir animé des séances de culture générale pour 18 classes par semaine à raison de 35 élèves par classe, on imagine que ce dut être chose aisée... Entre 2015 et 2018, celle qui porte aussi aujourd'hui la Nuit des idées a ainsi dû s'occuper de la logistique – et des ego! – qu'impliquait la venue de ces auteurs, ainsi que du contenu de leurs interventions. « En 2019, tout se déroulait comme d'habitude. Les équipes réfléchissaient, invitaient, se concertaient avec les nombreux partenaires. L'événement devait se tenir fin octobre. Puis, avec le 17 octobre qui signait le début de la Thawra, la plus grande mobilisation citoyenne, toutes confessions confondues, qu'ait connu le pays, l'ambassadeur, ses équipes et toutes les personnes impliquées ont d'abord acté d'un report. »



Atelier jeunesse à l'IFL, Festival Beyrouth Livres.

Le Liban et les livres

Herminée Nurpetlian, une femme livre

Sans savoir alors que l'édition 2018 du salon international du livre francophone de Beyrouth était la dernière.

Elle évoque alors l'arrivée de Mathieu Diez et la préparation du festival Beyrouth BD en 2021 en partenariat avec le festival Lyon BD. Comment ils ont importé l'exposition *Plan*

TOUS LES PROFESSIONNELS COMPRENNENT ET APPRÉCIENT CE FESTIVAL QUI VA VERS LES GENS PLUTÔT QUE DE LES ATTENDRE, ALORS QUE L'ESSENCE COÛTE TELLEMENT CHER QUE MÊME LES BUS SCOLAIRES SE FONT RARES.

à trois, qui raconte la BD franco-belgo-suisse contemporaine, et l'exposition *Éruption*, une histoire des mobilisations sociales et des révolutions racontées en BD. Un été à traduire ces expositions vers l'arabe, à les rééditer, à les réimprimer. « Le déplacement de tout le matériel aurait coûté plus cher que de réimprimer localement. D'autant que nous avons la chance d'avoir ici des imprimeurs et fabricants très compétents. Une expertise unique, je pense, dans les pays arabes. Vous savez ce qu'on dit : "On écrit en Égypte, on édite au Liban et on lit en

Irak. C'est un peu vrai. Surtout concernant la littérature arabe. Mais le Liban constitue encore aujourd'hui un pont entre les cultures. Le monde arabe est très imprégné de la pensée française moderne. Deleuze, Foucault, Badiou, Derrida sont quasi intégralement traduits vers l'arabe, majoritairement par des éditeurs libanais dont l'existence précède la guerre civile avant de s'exporter jusque dans les pays du Golfe, par exemple. En tant que chargée de mission, qui accompagne les aides à la traduction du français vers l'arabe, je peux en témoigner. » Toujours est-il que, fort du succès de l'unique édition du Festival Beyrouth BD, l'Institut a pu réinventer le salon du livre francophone à Beyrouth pour façonner Beyrouth Livres. Et convaincre le Liban des vertus d'un format comme il y en a peu là-bas en dehors des prestigieux festivals de musiques de Byblos et Baalbeck – qui croule actuellement sous les bombardements israéliens.

Un peu partout

« Il fallait d'abord éduquer le public dont la première question était : "Il est où votre festival ? Comment s'y rendre ? – Hum hum... Il est un peu partout." » Comment faire comprendre que le festival venait à eux plutôt que l'inverse ? Comment faire comprendre aux libraires ici et aux éditeurs pour qui ce grand salon représente 50 % des ventes de l'année que cette époque était révolue. « Avec l'inflation, c'est tout un écosystème qui s'écroulait. Il nous a fallu tout réapprendre. Jusque-là, toute l'équipe réfléchissait sous les mêmes chapiteaux, dans trois salles de conférence dont on remplissait l'agenda. » Tout le monde a appris sur le tas. « Nous avons bien sûr conservé beaucoup de choses, même si le festival s'est tenu cette année sur une cinquantaine de lieux : la diversité des débats, souvent traversés par des questions géopolitiques, les rencontres professionnelles, très axées sur les questions de traduction. » Tous les professionnels comprennent et apprécient ce festival qui va vers les gens plutôt que de les attendre, alors que l'essence coûte si cher que même les bus scolaires se font rares.

« Les drames successifs nous ont contraints à nous réinventer à chaque fois, très vite. » Comme après le 4 août 2020 et l'explosion du port de Beyrouth. « À ce moment-là, à l'Institut, j'ai changé de métier et j'ai appris sur le tas une fois de plus. J'ai dû faire de l'humanitaire, collaborer avec les ONG. Tout l'Institut français a mis ses missions de côté et s'est retroussé les manches pour aider. »

La coordinatrice du festival évoque même une stabilisation, un peu de mieux, après la longue chute entre 2019 et 2022. Mais hélas, en cet après-midi de plomb du 8 octobre, sous le ciel en fusion de Beyrouth, la guerre ne fait que commencer. ■



INSTITUT FRANÇAIS DE BEYROUTH



INSTITUT FRANÇAIS DE BEYROUTH



Signature de Marc Boutavant, Festival Beyrouth Livres.

INSTITUT FRANÇAIS DE BEYROUTH

Herminée Nurpetlian

2 juillet 1991

Elle naît à Choisy-le Roi (ses parents ont fui la guerre civile au Liban en 1989 avant de revenir en 1997).

1998

Herminée découvre le Salon du livre francophone de Beyrouth.

2011-2013

Études de lettres modernes à l'université libanaise.

2012-2014

Bibliothécaire scolaire au collège des sœurs des Saints-Cœurs à Beyrouth.

2015

Elle est recrutée par l'Institut français du Liban.

Le Salon devenu Festival

1992

Création du Salon international du livre francophone de Beyrouth.

2006-2007

Le Salon se met en pause.

2018

Dernière édition du Salon.

2021

Unique édition du festival Beyrouth BD.

2022

Naissance du Festival Beyrouth Livres.

Le Liban

1990

Fin de quinze années de guerre civile au Liban.

2006

Guerre dite des 33 jours opposant le Liban à Israël.

17 octobre 2019

La *Thawra*, série de manifestations libanaises multiconfessionnelles, éclate.

4 août 2020

Une double explosion dans le port de Beyrouth fait plus de 200 morts et 6 500 blessés.

7 octobre 2023

Le massacre de civils israéliens par des combattants du Hamas signe le début de la guerre.



Se souvenir de Beyrouth Livres

En apprenant l'annulation du festival, nous avons demandé à ses nombreux invités et invitées de le faire revivre un peu, en nous envoyant quelques souvenirs de ses premières éditions sous forme de dessins ou de textes, avec pour seule contrainte cette épanaphore d'un auteur cher à nos cœurs. Sachant que nous les mélangions et signerions ce texte collectivement.

PAR ALFRED, FRANÇOIS BEAUNE, SERGE BLOCH, ANTOINE BOULAD, MANUEL CARCASSONNE, DIATY DIALLO, RALPH DOUMIT, TIMOTHÉE DE FOMBELLE, SABYL GHOUSSEUB, OLIVIER KA, SALMA KOJOK, GILLES KRAEMER, ORIANNE LALLEMAND, HÉLÈNE MILLOT, DOROTHÉE DE MONFREID, ALEXANDRE MOUAWAD, JEAN-CLAUDE PERRIER, ANNA ROZEN, MICHELE STANDJOFSKI, CAROLINE TORBEY, FABIEN TOULMÉ ET LISA WEILL



Je me souviens du mélange de sérieux et de joie, de professionnalisme et de légèreté, avec lequel les centaines d'imprévus – c'est Beyrouth après tout – ont été gérés : une caméra oubliée, une crise de panique inattendue, un désistement de dernière minute...

Je me souviens d'un festival hors du commun avec, au cœur de ces trois jours, le livre sous toutes ses formes possibles, sur papier, sur écran, sur scène, en musique, en mouvement, bref le livre vivant ! Le livre qui imprègne, vaille que vaille, nos vies si différentes.

Je me souviens du zaatar et de l'olive, la saveur des matins beyrouthins.

Je me souviens, c'était comme croquer des glaçons quand on a très chaud. Comme un vent frais inattendu en pleine canicule. Comme une bouée de secours autour de la taille quand, d'épuisement, on n'arrive plus à nager, tant la mer est agitée. C'était, je me souviens, en octobre 2022. Je sortais à peine la tête de l'eau, entre l'explosion apocalyptique du port

survenue le 4 août qui m'avait bien amochée, la crise économique qui m'avait plumée, le Covid décolorée... Beyrouth Livres, premier festival littéraire en son genre chez nous, fut une bouffée d'air frais, un souffle, une énergie positive, un espoir, un bonheur de voir la vie culturelle ressusciter au Liban après des mois noirs, moroses et sombres. Je me souviens de l'effervescence agréable des rencontres entre auteurs francophones locaux et invités de pays voisins ou non. Les échanges étaient riches, chacun était heureux d'être là, à Beyrouth, dans cette ville cassée, brisée, éclatée mais pourtant si résiliente. Je me souviens d'une lecture à voix haute à laquelle on m'avait invitée à participer. On m'avait assigné un créneau à vingt heures, sur la grande scène installée dans le jardin de l'Institut français. Au micro, je devais lire un passage du cadavre exquis que j'avais griffonné quelques heures plus tôt. C'était décousu, triste et émouvant. Miroir de mon état d'esprit à l'époque. J'ai donc lu avec émotions. Elles m'ont prise de court, submergée. J'en ai même pleuré. Mais de joie. Je ne sais pas aujourd'hui qui, de Beyrouth ou de moi, était le plus abîmé de l'intérieur à cet instant, mais je suis certaine qu'aujourd'hui, ma ville et moi allons mieux. Nous avons toutes les deux repris des couleurs, et accepté l'idée que nous ne vivrons jamais paisiblement chez nous. Nous sommes prêtes à rebondir toujours, sans jamais rationner notre amour envers ce(ux) qui nous entourent. Je me souviens que c'est un peu grâce à cet événement magique – qui met chaque année en relief ceux et celles dont on éreinte presque l'existence – que nous, les auteurs, les autrices, et le Liban francophone et intellectuel, avons la sensation de vivre, et non seulement d'exister, l'espace de quelques jours.

Je me souviens d'un séjour saturé de contrastes.

Je me souviens aussi du Salon du livre de Beyrouth 2017, rejoint à la dernière minute. C'était avant. Les silos du port n'avaient pas encore explosé. Je me souviens des ruines orgueilleuses du grand temple de Baalbek, de ses souterrains qui communiquent peut-être avec les Enfers. Je me souviens aussi d'une visite à Sour (Tyr), d'une déambulation crépusculaire dans la nécropole romaine au son des pétards et des kalachnikovs. Je me souviens d'une escapade à Hermel, où j'avais promis de revenir pour partager les mezze. Et je me souviens encore d'un concert de Cesária Evora, partageant sa saudade, pieds nus dans la cour du palais de Beit ed-Dine, face au portrait de Lamartine en médaillon. C'était un autre temps, tout proche ; une autre époque, si lointaine.

Je me souviens que Michèle nous a accompagnés changer notre poignée d'euros contre des millions en livres libanaises, sous un porche et le regard tranquille d'un soldat en battle-dress camouflage, installé sur une chaise en plastique.

Je me souviens et me souviendrai toujours de la générosité d'Alfred au festival de la BD de 2021 (petit grand frère de Beyrouth Livres), puis de celle de Charles Berbérian, Alexandre Clérissé, Hélène Millot, Charlotte Moundlic, Nicolas Wild, venus rencontrer et enchanter les étudiants les années suivantes.

Je me souviens Baalbeck et ses pierres démesurées, ce temple de Jupiter recomposé n'importe comment en forteresse de Mamelouk, et Vénus elle intacte.

Je me souviens de la piscine du Sporting aveuglé de soleil, servant soudain d'écrin à des conversations sur les prix littéraires ou les parutions les plus enviables de la saison.

Je me souviens d'une soirée avec Ryoko, où j'ai mangé pour la première fois de ma vie des grains de myrte.

Je me souviens du plaisir que j'ai ressenti de converser avec Marie Darrieussecq ; mais aussi de l'incongruité de cette rencontre avec une dame bienséante, quoique dotée d'une petite queue rose, dans cette belle résidence ottomane du Bois des Pins...

Je me souviens d'un café, à Paris, avec Farouk Mardam Bey, durant lequel l'idée a émergé de donner la parole aux traducteurs dans l'exposition sur les 50 ans de la collection Sindbad.



Je me souviens que j'ai été très émue, à la soirée de l'ambassadrice, de pouvoir enfin serrer la main de Barbara Cassin. Comme il y avait d'excellentes petites choses à manger, j'ai dû attendre un certain temps et tourner autour d'elle, discrètement, pour éviter de la surprendre la bouche pleine, avec mon admiration intempestive.

Je me souviens d'un pays sans guerre

Je me souviens de mon fils de 4 ans dansant non-stop sur l'herbe de l'Institut français au mépris du calme des conversations.

Je me souviens du petit garçon qui vidait les poubelles de la rue et trimballait les sacs remplis sur son dos. Mais pour aller où ???

Je me souviens d'un pays sans guerre.

Je me souviens du trajet en taxi nous menant de Beyrouth à Deir-el-Qamar en passant par Damour ;



Hôtel Alexandre

rien de plus beau que ce qui fut, m'a-t-on dit si je me souviens bien, le théâtre de massacres quelques dizaines d'années avant, dans cette montagne où l'on ne pouvait pas couper un seul arbre sans demander l'autorisation à l'administration du lieu avant que l'armée israélienne ne la *pilonne* ; de ce mot de Sorj Chalandon reçu par texto la veille, le 5 octobre, sous whisky, puis lu à mon arrivée à la médiathèque, là-haut sur la montagne :

« Mesdames, Messieurs,

J'aurais dû me retrouver aujourd'hui parmi vous, à Deir el Qamar.

Être présent ici, dans le cœur battant du Chouf, qui a conclu un pacte d'amitié avec la ville française de Lyon, qui fut le berceau de mon enfance.

Être aux côtés de Yahia Belaskri, frère de cœur, d'écriture, de doutes et de colère parfois.

Aux côtés aussi de Joumana Haddad, qui n'a pas tué Shéhérazade "la bien née", mais lui a offert une nuit supplémentaire pour combattre l'obscurantisme.

Aux côtés enfin d'Alexandre Mouawad, que vous allez accueillir en enfant du Liban qui vient au pays pour la première fois.

Depuis 1982, j'ai votre nation au cœur et au ventre. Qu'elle soit attaquée, bombardée, meurtrie, défigurée par la guerre ou une explosion. Votre nation, c'est-à-dire des femmes et des hommes debout. Quand bien même et malgré tout.

Malgré tout, surtout.

Lorsqu'il est difficile de garder les yeux ouverts et le front haut, alors que tant de regards se détournent et trop de nuques se courbent.

Je ne suis pas là aujourd'hui parce que mon corps a lâché. Mon état général m'a interdit le voyage et j'en suis très malheureux. Vraiment. Au plus profond de moi.

Le journaliste et le romancier que je suis vous demandent alors de pardonner cette absence.

La fraternité est plus joyeuse, vivante et féroce que la maladie.

Bonne rencontre à tous

Merci – Choukran

Sorj Chalandon »

Je me souviens que c'était très gai, une parenthèse dans la parenthèse que constituait notre visite à Beyrouth.

je me souviens de contrastes permanents, de villas magnifiques, de personnes qui ont tout perdu la vue sur la ville depuis le toit de l'hôtel, qui alterne les magnifiques demeures, les gratte-ciel et un bâtiment qui laisse passer le vent

je me souviens de gens français contents d'être là, de payer pas cher ce qu'ils sont venus consommer ici, la fête et à manger, et de beaux paysages

je me souviens de belles rencontres, de discussions profondes

d'un cadeau qu'une collégienne me fit, que j'ai toujours dans ma chambre, un origami en forme de cœur à partir d'un billet de livre libanaise

Je me souviens cette impuissance permanente de ne pas parler arabe, de ne pas être libre de mes mots et de mes interactions avec les gens, d'être un étranger.

Je me souviens de Marc Boutavant qui, face à un public d'enfants et de parents, faisait rire les deux avec les mêmes phrases.

Je me souviens la recrudescence d'énormes billets verts de 100 000, le poids de ce liquide dans mes poches habituées à la légèreté de la carte bleue. Etc.

Je me souviens du choix Goncourt de l'Orient ; les débats des étudiants, leurs pudeurs et leurs sourires, leurs accents arabes en français, ce qu'ils disent et ce qu'ils taisent.

Je me souviens de la lecture dessinée des *Fusibles* de Joseph Safieddine et Cyril Doisneau à Saïda, où chaque classe avait minutieusement préparé la rencontre, ce qui a beaucoup ému les auteurs.

Je me souviens de rencontres scolaires d'une richesse, d'une curiosité et d'un intérêt sans précédent.

Je me souviens du sourire radieux des mêmes étudiants, le 30 octobre 2022 au soir et de leurs mots : « On va refaire ça l'année prochaine, n'est-ce pas ? »

Je me souviens d'un pays au bord de la guerre.

Je me souviens de deux cents enfants hurlant de rire en suivant une leçon de dessin de Marc Boutavant.

Je me souviens d'une soirée au musée Sursock, la lumière dorée sur la façade, les mots et les dessins des artistes dans la nuit, en papillons d'espoir.

Je me souviens des *yalla* et des *yaani* ; la ponctuation joyeuse des Beyrouthins.

Je me souviens de ma première rencontre avec Mathieu Diez – alors directeur du festival Lyon BD – et de son enthousiasme communicatif. Je me souviens m'être dit que ce serait bien qu'il soit chargé de mission à l'Institut français de Beyrouth.

Je me souviens de tellement plus, mais ce chœur d'auteurs... à l'unisson, au milieu de la cour du sublime musée Sursock autour de Charles Berberian et de Gred pour la grande soirée Tarab. L'air était doux, nous avions tous la gorge serrée, c'était



unique. Je n'oublierai jamais cette soirée du jeudi 5 octobre 2023 à Beyrouth...

Je me souviens de cet officiel russe, là en catimini, tâchant de recruter un peu grossièrement sur le parvis du musée illuminé de musique. « Vous êtes le premier Français auquel je parle depuis le début des événements. — Quel événement ? Le festival ? — Non, les opérations en Ukraine. » Et ce même soir, mon fils de 11 ans m'envoyait par mail (je l'ai su tout de suite : je les consulte n'importe où compulsivement) les premières pages de son premier roman. Je m'en souviendrai.

Je me souviens d'un pays au bord de la guerre

Je me souviens suivre Muriel en train de chiner dans le Souk al Ahad, comme un agent secret débutant, pour ne pas que les marchands repèrent qu'elle est avec un Français et augmentent leurs tarifs.

Je me souviens de Timothée de Fombelle, monsieur longues-sagas, se dire qu'était peut-être venu le moment d'écrire des textes courts.

Je me souviens des ronflements incessants de générateurs et que, pour annoncer la fin de son cycle,

la machine à laver jouait les premières notes de *La Truite* de Schubert.

Je me souviens d'avoir pensé avec une nostalgie très libanaise à toutes les soirées d'un passé révolu, en levant mon verre dans la maison des Corm.

Je me souviens que Camille a ri quand j'ai dit que, pour moi, Beyrouth c'est « le summum de la Méditerranée ».

Je me souviens d'un pays qui comptait les heures en attendant la guerre

Je me souviens les impacts de coups dans le métal des portes de Mar Mikhael, dus au Blast, s'ajoutant aux impacts de balles de la guerre civile.

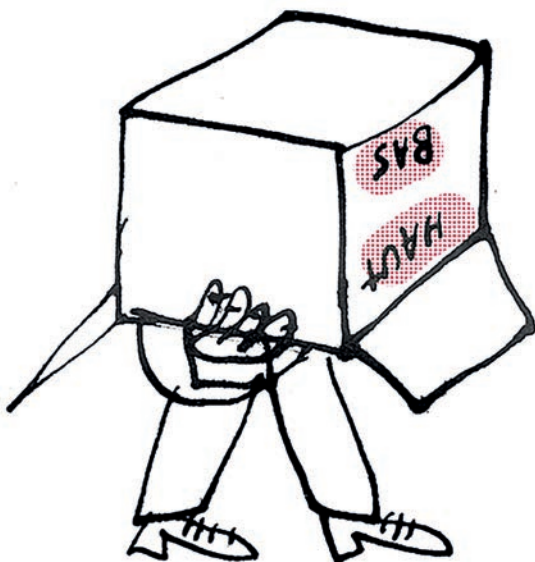
Je me souviens des rues de Beyrouth, les pierres blessées, abîmées, brûlées, mises à terre. La beauté. Et la magie derrière.

Je me souviens ces journées d'enquête dans le Keserwan à la recherche de Francis El Boun, avec Muriel et Omar, à divaguer sur des montagnes de souvenirs, à travers de petites routes tortueuses.

je me souviens de Chatila

je me souviens de n'avoir jamais senti autant l'air peser et le poids de mon corps au-dessus de mes pensées qui les avait fait déserrer comme jamais auparavant.

je me souviens, me souviendrai, à vie, de Salma qui dans le flou guide et accueille et prend soin de chaque émotion, même les plus honteuses.



Je me souviens d'un cheptel de chèvres et de moutons, dans ce camp, paissant parmi les ordures.

Je me souviens des manakiches au zaatar et de la glace achta.

Je me souviens d'avoir été très contente de réussir à caser dans ma lecture une phrase de Sophocle qu'elle-même cite dans un de ses livres et qui me paraissait très bien coller à la situation beyrouthine : « Passant partout où il n'y a pas de passage, à travers rien, on va vers ce qui arrive. »

Je me souviens, à Beyrouth en octobre 2023, de mon émotion en descendant à l'hôtel Cavalier du quartier Hamra, retrouvant le lieu de mes séjours anciens ou j'intervenais comme enseignant, et me retrouver par hasard à prendre mon petit-déjeuner à côté du plus français des poètes syriens : le lumineux Adonis. Et je me souviens de son écharpe lavande et de sa vivante conversation !

Je me souviens des moments où, la nuit tombée, les visiteurs partis, on bouclait une journée de festival avec le sentiment qu'on a lorsqu'on sort d'une salle de cinéma, après le film.

Je me souviens d'une saynète de théâtre jouée par des lycéens de Beyrouth que nous étions allés voir, de leur plaisir de dire un texte, de le jouer.

Je me souviens d'avoir été très étonnée de retrouver, pour tenir ouverts les volets d'une maison de Beyrouth, les mêmes petits bonshommes en fonte qu'à Toulouse.

Je me souviens d'une hospitalité inédite dans une ville acculée à toujours faire face à de nouvelles catastrophes.

Je me souviens d'une ville révoltée, de graffitis libertaires, de la révolution sur les murs de Hamra.

Je me souviens du week-end des 7 et 8 octobre 2023 à l'ESA, de la légèreté de l'atmosphère et de la grande bouffée d'oxygène qu'on a tous aspirée, grâce au festival, en prévision du désastre qui s'annonçait.

Je me souviens d'un pays qui comptait les heures en attendant la guerre.

Je me souviens d'un festival inoubliable.

Je me souviens du rose et du bleu dans le crépuscule de Beyrouth entre Méditerranée et montagne.





Cette année, lors d'une visite du Kotobus auprès d'enfants d'un village du sud du Liban.

Les bibliothèques de Beyrouth relèvent la tête

Les trois médiathèques de la capitale libanaise sont gérées par une organisation non gouvernementale, Assabil. Face aux bombardements et aux déplacements de populations, elle concentre ses forces sur son bibliobus, le soutien scolaire aux jeunes réfugiés, et les activités ludiques entre communautés pour apaiser leur cohabitation.

PAR FANNY GUYOMARD

Elle fêtera l'année prochaine ses 25 ans, coûte que coûte. L'organisation non gouvernementale Assabil lançait en 2000 l'ouverture de la première bibliothèque publique de Beyrouth, Bachoura, en accord avec la municipalité. Celle de Geitawi suivra en 2004, grâce au financement du Conseil régional d'Île-de-France. Et Monnot en 2008, en même temps que le bibliobus baptisé Kotobus (kotob signifiant « livres » en arabe), voguant lui en dehors de la capitale. « Mais depuis les attaques israéliennes d'août, on s'est réorganisés. Nous avons changé les horaires des équipes pour qu'elles puissent se rendre dans des

camps de réfugiés, et avons fermé la plus ancienne bibliothèque car il y a eu un bombardement dans son voisinage. Ainsi que celle près d'un jardin public, la municipalité ayant mis fin à son accès. Ne reste plus que celle de Monnot », renseigne Maud Stephan, cofondatrice de l'association comptant douze salariés, et cinq volontaires pour le comité exécutif.

L'ONG renforce son programme de soutien scolaire, et a travaillé sur l'écriture d'un manuel de langues. « On va avoir une génération de gosses qui n'a presque pas eu école pendant trois ans. On aimerait élargir l'apprentissage ludique autour du livre », se projette Maud Stephan. À construire : un partenariat avec le ministère de l'Éducation et l'Unicef. Un projet est sinon en cours avec l'ONU, pour constituer des comités de femmes responsables de l'animation de cinq bibliothèques publiques en province : elles forment aujourd'hui d'autres femmes aux comportements à avoir dans une situation d'urgence. Reste cet autre défi, comme le formule de cette militante de la lecture publique : « Réduire les tensions entre les communautés locales et les déplacés grâce au bibliobus qui propose des activités ludiques, culturelles. »

Avec quels financements ? Depuis 2019, la municipalité, qui pouvait soutenir jusqu'à 70 % le fonctionnement des médiathèques d'Assabil, ne verse plus un centime à l'association. Le Secours catholique poursuit son

soutien, comme l'Allemand Giz, l'ambassade de France ou encore le Collectif de bibliothécaires et intervenants en action culturelle (Cobiac) basé à Aix-en-Provence. C'est grâce aux partenariats qu'elle peut ouvrir le dimanche. « La crise financière a fait exploser les statistiques de fréquentation, les gens ne

pouvant payer ni livre ni animation », relève Maud Stephan.

Bibliothèques sans frontières ? « On est partants pour une telle coopération », souligne le directeur exécutif Ali Sabbagh, que les bibliothécaires français ont pu croiser à l'Association des bibliothécaires de France (ABF) ou à l'Ifla. Assabil ne manque pas d'ouvrages (55 000), mais cherche un éditeur pour publier son guide de renforcement des langues, à destination de la

« LA CRISE FINANCIÈRE A FAIT EXPLOSER LES STATISTIQUES DE FRÉQUENTATION DES BIBLIOTHÈQUES »
MAUD STEPHAN, COFONDATRICE DE L'ASSOCIATION ASSABIL

nouvelle génération. « Fin septembre [lors de l'incursion d'Israël sur le territoire libanais], on s'est pris un coup de poing dans la figure. Aujourd'hui, on commence à réfléchir un peu plus loin que le quotidien. » Et à préparer la relève. ■

100

L'Orient-Le Jour

QUOTIDIEN LIBANAIS INDÉPENDANT DEPUIS 1924



Cent ans de mots, cent ans de nous, cent ans de vous

Nous étions là

www.lorientlejour.com